

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration :
3, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
EN COULEURS

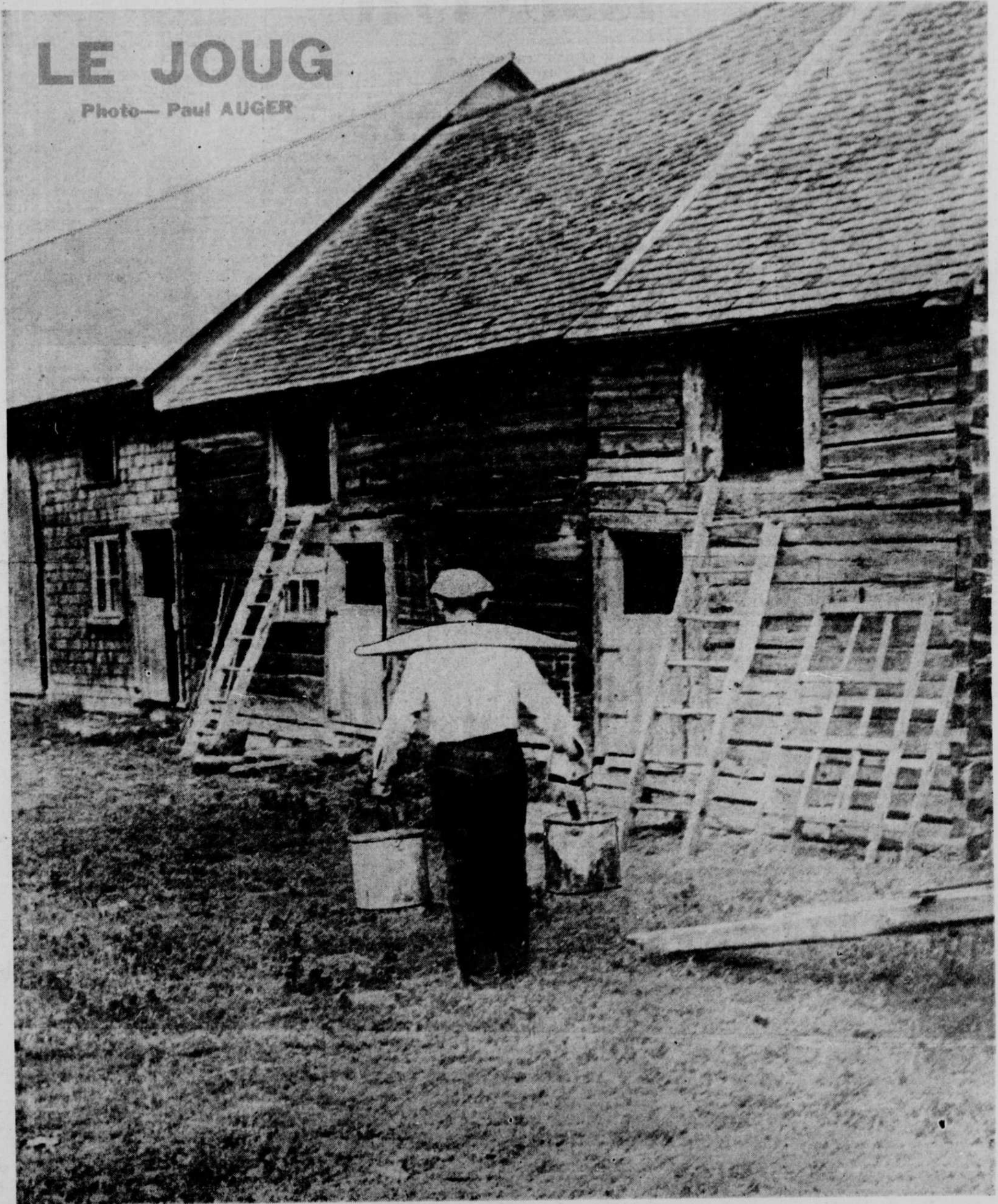
Vol. IV — numéro 41

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, le 6 octobre 1940

LE JOUG

Photo— Paul AUGER



Cinquantenaire de Saint-Grégoire

(Par Georges Bhérier)

La paroisse de Saint-Grégoire de Montmorency célèbre aujourd'hui le cinquantenaire de son érection canonique. Cette paroisse, fille aînée de Beauport est sise aux pieds de la falaise historique de Montmorency où, en 1759, Lévis et Montcalm se sont conduits en héros. Le nom de Montmorency a été choisi par Champlain lui-même en l'honneur du vice-roi de la Nouvelle-France d'alors, le comte de Montmorency.

Pendant la guerre américaine, de 1812-1814, la principale industrie qui a formé le noyau pour en faire aujourd'hui une paroisse florissante, a été celle du bois, grâce aux chantiers des Paterson et des Hall, dont les moulins ont subsisté jusqu'à vers 1890. A cette époque, la Montmorency Cotton Mills est venue s'installer avec M. C.-R. Whitehead comme fondateur.

Dès 1869, une centaine de familles résidaient au bas du Sault et devaient faire quelque quatre et cinq milles pour accomplir leur devoir de religion. M. l'abbé Grégoire Tremblay, curé de Beauport, comprenant l'embarras de ces gens, résolut de mettre



● M. l'abbé Odilon BLANCHET, curé de Saint-Grégoire-de-Montmorency depuis 1916.

à exécution un projet qu'il caressait depuis longtemps, celui de se procurer un local pour réunir ces quelque cent familles et leur donner l'instruction religieuse. La Providence servit merveilleusement ses desseins quand le seigneur de l'endroit, M. Georges Benson Hall lui fit cadeau d'un établissement bâti l'année précédente pour fins industrielles. Le curé de Beauport accepta et commença ses réunions si bien qu'en novembre 1869, il disait sa première messe au Sault. Cette histoire a été écrite par le bon curé Tremblay lui-même dans son journal pastoral, en date du 28 décembre 1871. Plusieurs autres prêtres sont venus desservir cette mission, dont un entre autres, qui en deviendra le premier curé résident, feu M. l'abbé J.-B. Ruel.

L'ABBE J.-B. RUEL

L'érection canonique de la paroisse remonte au 31 décembre 1890. Le patron saint Grégoire a été choisi en reconnaissance du curé Grégoire Tremblay. Le 5 juin auparavant, M. l'abbé J.-B. Ruel arrivait à Saint-Grégoire et se mettait immédiatement à l'oeuvre.

Inutile de dire ici les sacrifices et les dévouements sans nombre du premier curé de l'endroit. Dès 1893, le presbytère était construit et béni; puis ce fut le cimetière en 1894, et en 1897 la construction de la première église qui apparaît aujourd'hui comme témoin fidèle des premiers mo-

1890 - 1940

ments de la paroisse jubilaire. Le nouveau temple élevé au Seigneur aura 141 pieds par 56, avec sacristie de 40 par 30. Le 18 juin 1898, S. E. le cardinal Taschereau la bénissait et on l'achevait en 1905. L'ancienne chapelle fut convertie en logements vers 1900 et fut déplacée à deux reprises, au passage du chemin de fer et du chemin de l'Île.

De 1900 à 1916, il y eut construction du couvent (1904, confié aux RR. Srs de Saint-Joseph de St-Vallier; du collège (1910), d'abord occupé par des maîtresses laïques, puis par les RR. FF. Maristes en 1918; érection d'un monument au Sacré-Coeur le 20 juin 1915, fondation d'un nouveau cimetière. Ce fut la dernière oeuvre de M. le curé J.-B. Ruel, car le mercredi saint 1916, la maladie le frappait et il dut se retirer chez les Soeurs Dominicaines, où il est décédé le 30 avril 1921. Sa dépouille mortelle fut déposée dans une mausolée érigée en 1921, par les paroissiens, à la mémoire du premier curé. Ce mausolée conserve également le corps du premier prêtre, enfant de la paroisse, feu l'abbé Philippe Mathieu, ancien curé de Beaumont, fils de feu Jean Mathieu et de feu Joséphine Martineau.

L'ABBE ODILON BLANCHET

Le deuxième curé de la paroisse de Saint-Grégoire est M. l'abbé Odilon Blanchet, arrivé ici le 14 mai 1916. Il en dirige encore les destinées religieuses avec une vigueur et un dévouement inlassables. Si les principaux édifices indispensables au culte étaient construits, il restait encore quelque chose à faire au nouveau cu-

ré. C'est ainsi qu'en conservant l'héritage légué par le premier curé, M. l'abbé Odilon Blanchet a mis tout en oeuvre pour assurer le progrès spirituel et temporel de sa nouvelle paroisse, et cela tout à la gloire du Très-Haut et au bénéfice de ses paroissiens qui s'en sont rendus dignes, par la suite.

La première oeuvre de M. l'abbé Odilon Blanchet fut la reconstruction de la salle paroissiale devenue trop petite pour les circonstances. En ce temps-là, la population était de trois mille âmes environ, mais les agrandissements successifs au moulin de la Textile attiraient beaucoup de gens de l'extérieur, si bien qu'aujourd'hui, après cinquante ans de production, la Dominion Textile emploie plus de deux mille personnes et la population de Saint-Grégoire est rendue à cinq mille deux cents âmes. L'abbé Blanchet construisit donc une vaste salle paroissiale qui dut subir des améliorations et même des agrandissements en 1939. Ces travaux ont été exécutés avec soin et dès maintenant, les mouvements de jeunesse spécialisés trouvent des locaux aptes aux besoins de l'heure et la salle des réceptions ou des séances récréatives a connu de nouveaux développements.

Nous ne saurions trop insister sur l'amélioration sensible apportée aux besoins spirituels de la paroisse par la construction de la chapelle St-Grégoire, spécialement réservée aux enfants. Il n'était certainement pas convenable que l'on célèbre la sainte Messe dans le même lieu témoin d'assemblées de toutes sortes. Aujourd'hui, la chapelle St-Grégoire permet aux enfants d'assister aux offices di-

vins, ce dont ils seraient privés à cause de l'exiguïté de l'église. Son Eminence le Cardinal vint lui-même bénir cette salle et cette annexe, le 11 février dernier.

Après ces travaux de reconstruction d'une salle paroissiale, M. l'abbé



● M. l'abbé J.-B. RUEL, premier curé de Saint-Grégoire-de-Montmorency (1890-1916).

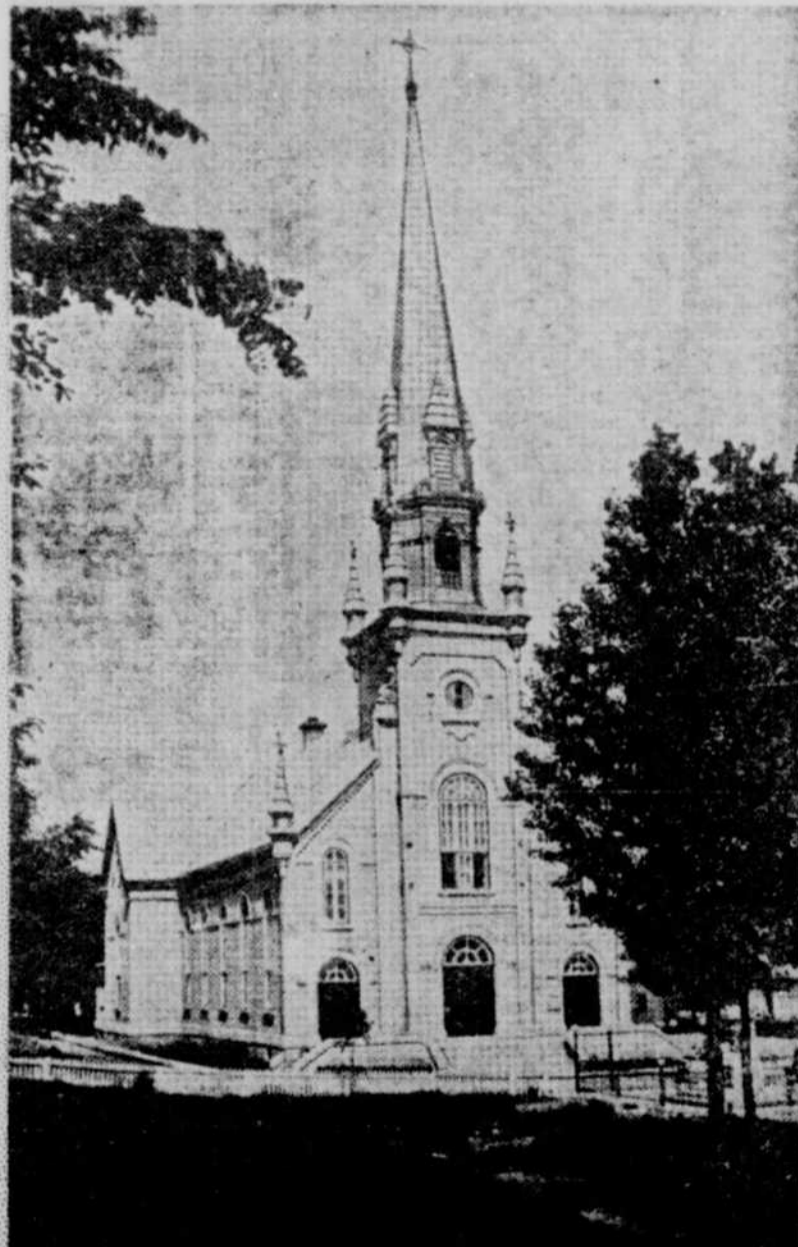
Blanchet s'occupa d'agrandir le presbytère bâti en 1893 par feu M. l'abbé J.-B. Ruel. Puis, c'est l'acquisition des terrains avoisinant l'église, terrains qui appartenaient à M. Adélarde Lortie et à la compagnie Quebec Railway. Un vaste espace sert maintenant aux rassemblements patriotiques ou autres et c'est aussi le rendez-vous des amateurs d'amusements à la mode. En 1921, un magnifique mausolée fut érigé dans le cimetière construit sur la côte. On décida l'érection de ce mausolée à la mort de M. l'abbé J.-B. Ruel, premier curé. C'est en 1918 également qu'arrivèrent dans notre paroisse les RR. FF. Maristes, douloureusement éprouvés, le 3 octobre 1921, par l'incendie de leur collège bâti en 1910. Les enfants allèrent en classe dans la salle paroissiale, tandis que les Frères logeaient dans l'ancienne salle paroissiale.

NOS EPREUVES

Plusieurs autres épreuves ont affligés la population de St-Grégoire. Mentionnons brièvement les feux des moulins du couvent des religieuses de St-Joseph, de leur résidence privée, de deux autres maisons avoisinantes, celles de mesdames Ph.-Elie et Nap. Mercier, dans la nuit du 12 au 13 avril 1934. Les pertes matérielles étaient énormes, mais l'affliction était plus grande encore chez les religieuses, dont une des leurs, Sr St-Charles, perdit la vie dans cet incendie, victime de son dévouement. Enfin, pourquoi rappeler à mes concitoyens la nuit terrible du premier septembre 1938 où Dieu rappelait à lui quatre personnes du village! C'était pendant la nuit noire, au milieu d'un orage et de la pire tempête jamais subie, que deux maisons s'écroulaient sous la pression d'un éboulement causé par la crue des eaux de pluies torrentielles. Mme Patrick Delisle, une de ses enfants, Mme Corenthin Audet et Mlle Gloriosa Lachance furent trouvées mortes, sous les débris où 52 personnes étaient ensevelies. Le dévouement des paroissiens, des autorités religieuses et civiles étaient pleinement acquis aux éprouvés du temps et nous entendons encore tous les jours des remerciements monter du coeur de ceux qui ont été secourus dans leur malheur.

LA MUNICIPALITE

La municipalité du village Montmorency est érigée depuis le 12 mai 1902; actuellement elle est régie par la loi des cités et villes. Le premier maire était M. W.-H. Price, gendre de M. Benson Hall, co-propiétaire des moulins à scie qui ont constitué la principale industrie sur la côte de Beauport, de 1812 à 1890. Dix maires se sont succédé à Saint-Grégoire. Depuis 1937, le premier magistrat de no-



● L'église de Saint-Grégoire-de-Montmorency.

de Montmorency

Le village est Son Honneur le maire F.-X. Bouchard, qui le 25 octobre 1939, est devenu député du comté de Québec à la Législature provinciale, comme représentant de la classe ouvrière et agricole.

L'organisation municipale est par-



● M. l'abbé Grégoire TREMBLAY, curé de Beauport et premier desservant de Saint-Grégoire-de-Montmorency.

faitement à la page. Avec un magnifique hôtel de ville, nous avons l'association des pompiers volontaires qui auront bientôt un poste spécial; nous avons l'aqueduc depuis 1907; les rues sont recouvertes d'asphalte ou de macadème, tandis que tous les trottoirs sont en ciment. Le corps de police veille jalousement à la conservation des biens des citoyens. Le secrétaire du conseil est M. Edouard Godreault.

LA COMMISSION SCOLAIRE

L'éducation a toujours tenue une place privilégiée dans le cœur des dirigeants spirituels de la paroisse de Saint-Grégoire. Aussi, dès 1902, une municipalité scolaire était érigée au Sault Montmorency. M. Joseph Touchette devenait premier président. Aujourd'hui, la Commission scolaire est dirigée par M. J.-A. Mathieu, qui est président depuis 1932. Le secrétaire de la commission est M. Edmond Pouliot, depuis son érection, soit depuis 1902. Au cours des 42 ans écoulés, on a vu ériger à St-Grégoire deux couvents et deux collèges, de même qu'une résidence pour les religieuses qui passa au feu en 1934, avec le couvent. Plusieurs maîtresses laïques ont enseigné à St-Grégoire, avant les religieuses de Saint-Joseph et les Frères Maristes.

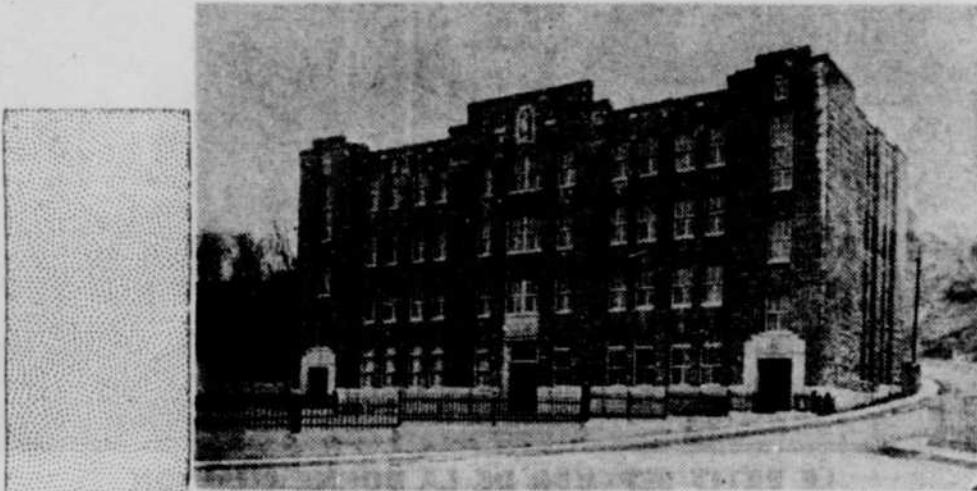
LES VOCATIONS

Nos paroisses canadiennes-françaises se sont toujours fait remarquer par les vocations religieuses qui en sortent et qui sont leur plus beau fleuron de gloire. A Saint-Grégoire de Montmorency, nous comptons, après

cinquante ans, cinq prêtres, un diacre, neuf religieux et trente-cinq religieuses dans les différentes communautés de la province. Parmi les prêtres, il y en a un qui est décédé depuis 17 ans, feu M. l'abbé Philippe Mathieu, ancien curé de Beaumont. Nous comptons cependant deux de ses neveux, les RR. PP. Ls-P. Mathieu, C.S.S.R., de Ste-Anne de Beauport, et Alphonse-Marie Mathieu, C.S.S.R., missionnaire en Indo-Chine, puis le R. P. Léopold Morin, O.M.I. missionnaire à Moonsonée, Baie James le R. F. Gaston Pouliot, des Pères Blancs, diacre, et M. l'abbé J.-B. Dubé, de la Fraternité sacerdotale, actuellement en Europe.

LES DIFFÉRENTES ORGANISATIONS

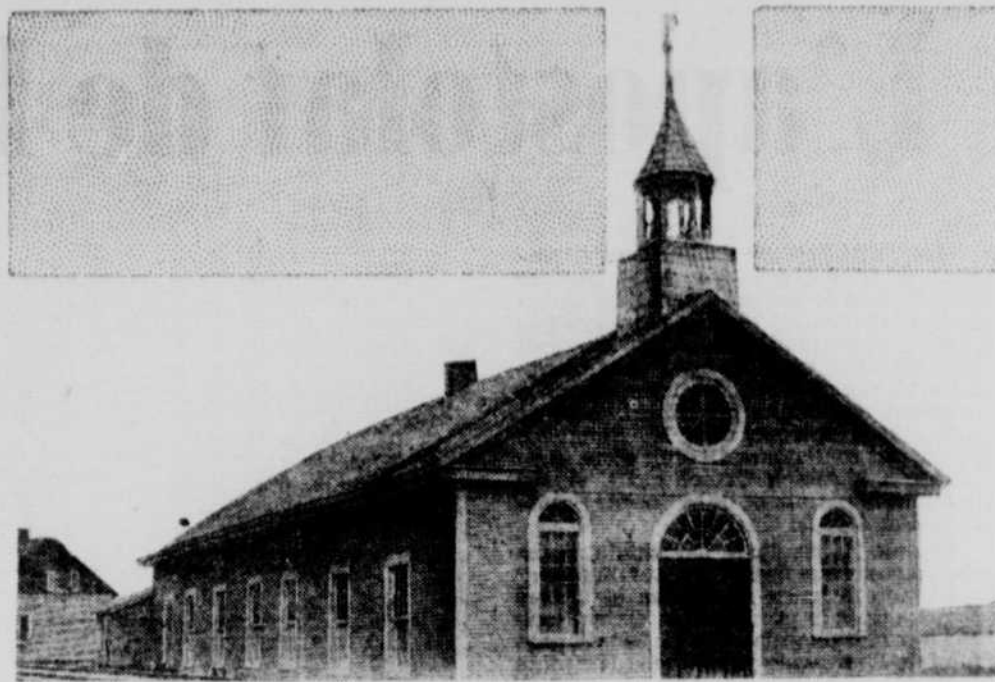
Le développement spirituel de la paroisse jubilaire a donné naissance à nombre d'organisations religieuses dont nous voudrions parler longuement. Malheureusement l'espace restreint qui nous est réservé nous invite à être bref. Nous en ferons tout simplement la nomenclature. Nous avons les différentes sociétés des Enfants de Marie des ligues du Sacré-Coeur, des Dames de Sainte-Anne, des Jeunes ouvrières la ligue Ouvrière catholique, le syndicat national catholique du Textile, la Caisse Populaire, la Coopérative de consommation, la ligue des Citoyens, la société Saint-Jean-Baptiste, et les différents sociétés mutuelles, des Artisans canadiens-français, des Forestiers catholiques, des Forestiers indépendants, l'Alliance nationale, le corps



● Le couvent de Saint-Grégoire-de-Montmorency, sous la direction des Religieuses de Saint-Joseph-de-St-Vallier.

des zouaves du collège de Saint-Grégoire et la fanfare de St-Grégoire.

Il sera peut-être intéressant d'ajouter que Saint-Grégoire de Montmorency a été le premier endroit où l'industrie de l'électricité a été mise en opération, grâce à la force motrice que l'on a pu tirer de la chute Montmorency. Le premier train nu par l'électricité a circulé entre Québec et Sainte-Anne de Beauport en 1900. De-



● L'ancienne chapelle du Village Montmorency (1890).

puis ce temps, la chute Montmorency a attiré bien des touristes vers la côte de Beauport, jusqu'au sanctuaire de la grande Thaumaturge, patronne de la province civile de Québec, la bonne sainte Anne.

LES VICAIRES

Jusqu'en 1911, M. l'abbé J.-B. Ruel s'occupa seul de prodiguer à ses ouailles les secours de la religion. Il s'agissait alors d'une population peu nombreuse et un prêtre suffisait à la besogne. Cependant, l'accroissement se fit sentir vite, surtout quand les usines de la Dominion Textile s'agran-

trois derniers sont les vicaires actuels.

Outre les vicaires résidents, plusieurs prêtres sont venus prêter leur concours les dimanches et fêtes d'obligation. Mentionnons MM. les abbés Pierre Hébert, plus tard recteur de Laval, Aimé Labrie, Roméo Crépin, feu l'abbé Gustave Richard, Albert Moisan, Georges Abel, Alfred Côté, Albert Roy, qui vient à Saint-Grégoire depuis 1922 et M. l'abbé Aderville Bureau, qui est vicaire dominical depuis 1933.

SYNDICS ET MARGUILLIERS

Ce n'est que depuis 1923 que nous avons des marguilliers au banc de l'Oeuvre de la fabrique de Saint-Grégoire. Les premiers syndics avaient été nommés le 6 février 1891; ce sont M. l'abbé J.-B. Ruel, curé et MM. Bonaventure Normand et Edouard Provençal. Leur succédèrent, MM. Philéas-E. Mercier, Octave Caron, Achille Dery, Antoine Mailloux et Ulric Vachon.

Le 24 juin 1923, à la suite d'une ordonnance de Son Eminence le cardinal L.-N. Bégin, archevêque de Québec, MM. P.-E. Mercier, Philippe Côté, maire, le Dr Emile Dupont, P.-N. Mathieu, Philippe Bhérier, Charles Mathieu et Xavier Tremblay étaient nommés anciens marguilliers. Après élection, MM. Philippe Côté, Philippe Bhérier et Ulric Vachon, occupèrent le banc, avec M. Côté comme marguillier en charge. Voici la liste des autres marguilliers jusqu'à nos jours: MM. P.-N. Mathieu, Dr Emile Dupont, Charles Mathieu, Adjour Mathieu, Joseph Archibald, Joseph Marquis, Victor Morissette, F.-X. Bouchard, Arthur Mathieu, Herménégilde Tremblay, Trefflé Duchesne, Adélarde Morin, Adélarde Bouchard, Napoléon Côté, Arthur Bergeron, marguillier en charge en 1940 et MM. Adélarde Fournier et le Dr Henri Talbot.

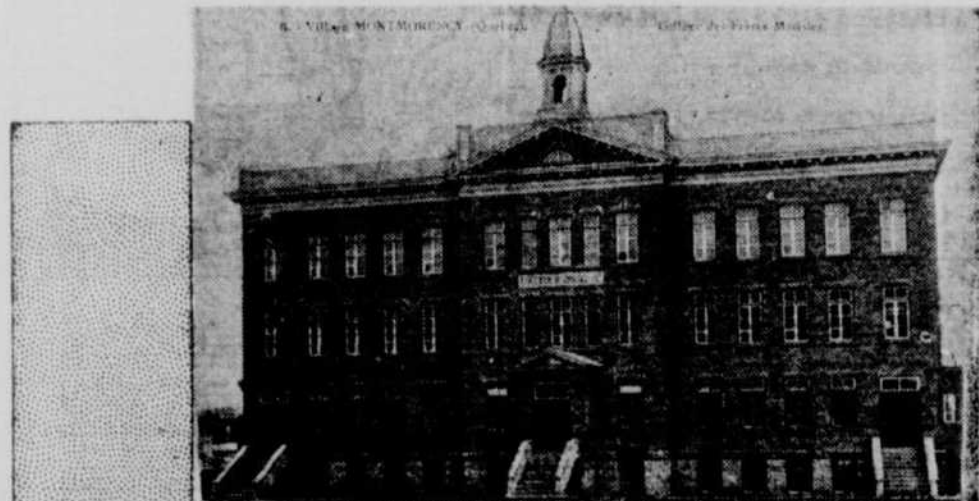
dirent et il fallut un aide au bon curé Ruel qui se dépendait depuis 1886 au service des gens du Sault. En février 1911, Mgr l'Archevêque donna un vicaire à Saint-Grégoire. Ce fut M. l'abbé Edmond Lévesque.

A partir de cette date, à mesure que le besoin s'en faisait sentir, le nombre des vicaires augmentait et aujourd'hui, nous comptons trois vicaires résidents, tandis que nous avons deux vicaires dominicaux. Il nous est agréable de dire tout de suite le dévouement et le zèle déployés par ces ministres du Seigneur qui se sont succédé au vicariat de Saint-Grégoire. Francs collaborateurs des curés de l'endroit, les associations pieuses, charitables et patriotiques de toutes sortes ont connu des jours heureux, sous leur direction et nous voulons redire une fois de plus merci à tous les anciens vicaires et ceux qui y demeurent actuellement. En voici la liste:

MM. les abbés Edmond Lévesque, Théodore Gagnon, Ernest Chapleau, Emile Beaudet, Alphonse Beaumont, Ludger Arteau, Jules Turcotte, Ernest Dumais, Jean-Charles Hudon Stanislas Lord, Marius Papineau, Antonio Arseneault, Lorenzo Lamontagne, Pierre-Georges Emond, Adrien Lanouette, L.-M. Bolduc, Richard Couture, Léger Carrier, Omer Rhéaume, Stanislas Paradis, Charles - Eugène Langelier, Georges-A. Trépanier, David Lambert et Noël Simard. Ces



● M. F.-X. BOUCHARD, maire de St-Grégoire-de-Montmorency et député du comté de Québec à l'Assemblée législative.



● Le collège de Saint-Grégoire-de-Montmorency, sous la direction des Frères Maristes.

L'apostolat de la bonne chanson

Le "Petit Septuor de la Bonne Chanson", composé, on le sait de M. Arthur Blaquière et de ses six enfants, de Montréal, a pris contact pour la première fois avec le grand public québécois, le mardi 24 septembre dernier, au Palais Montcalm. Ce concert avait été organisé par le Syndicat catholique des Imprimeurs et Relieurs de Québec, dont M. Blaquière fut un des fondateurs (il était alors linotypiste à l'"Action Catholique"), et eut lieu sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

Comme l'écrivait, le lendemain, notre chroniqueur musical, "le Petit Septuor" a soutenu la haute réputation qu'il s'est acquise dans la province... On est touché par tant de grâce, par un sens si profond de l'harmonie joint à une discipline éprouvée. Pas une note discordante dans cet ensemble d'enfants. La mélodie court légère et preste au milieu des fioritures de l'harmonisation. Les voix se font tour à tour enjouées ou graves, sans que jamais on sente l'effort ou l'attention. Tout est simple, merveilleusement simple; tout est limpide, admirablement limpide. Les chansons comiques ne sont jamais triviales. Elles portent ce cachet de distinction qui est la note du folklore de chez nous."

Le Septuor Blaquière fait actuellement une tournée de concerts dans le bas du fleuve. Avant de venir à Québec, il a visité la région de Chicoutimi et du Lac St-Jean. Il doit bientôt revenir dans la Vieille Capitale. Nous espérons que nombreux seront ceux qui iront l'entendre et l'applaudir.



"Appelé à l'apostolat de la bonne chanson par les voix austères de l'amour familial, national et religieux, mais travaillé aussi, j'en suis sûr, "écrivait M. l'abbé E.-E. Pelletier, curé de Notre-Dame de Granby, "par l'irrésistible démon de l'art, M. Blaquière, après plusieurs années de travail patient et tenace, sème aujourd'hui à pleines voix, dans les terroirs canadiens et franco-américains, l'harmonie pure et franche, limpide et fertile de nos belles chansons françaises: chants de folklore harmonisés à quatre, cinq et six voix, chants populaires, rondes enfantines, chansonnettes françaises, etc. A date, le "Petit Septuor" a donné plus de 400 concerts, tous tirés d'un répertoire très vaste et des plus variés, comprenant plus de 175 chansons. Depuis cinq ans (1935), cette propagande moralisatrice et artistique a atteint les milieux les plus divers: couvents, collèges, séminaires, postes radiophoniques, et presque tous les centres importants du vieux Québec et de la Nouvelle-Angleterre".

Et M. l'abbé Pelletier ajoutait: "Bravo! M. Blaquière, vous faites là de l'excellente besogne. Et n'allez pas, par excès de modestie ou par scrupule artistique "craindre les foudres des critiques musicaux". Les éloges mérités et les applaudissements frénétiques qui éclatent à chacun de vos concerts attestent bien que le public sait apprécier l'excellence de votre goût et la bienfaisance de votre art. Votre oeuvre serait incomplète si elle se bornait à faire connaître et aimer par de nombreux audi-



toires nos bonnes vieilles chansons de folklore; il faut de plus publier ces chants et les introduire, si possible, dans tous nos foyers, pour la joie et le salut de l'enfance et de la jeunesse."

M. l'abbé Pelletier est allé à ce concert, il l'avoue bien franchement, "un peu par curiosité et avec l'intention secrète, vu mon état de santé, de n'écouter qu'une ou deux de vos pièces musicales. Je sen-



LE PETIT SEPTUOR DE LA BONNE CHANSON

Ce désir de M. l'abbé Pelletier vient de recevoir une première réalisation, puisque M. Blaquière a offert au public le premier recueil de son répertoire, brillamment illustré par une religieuse de la Congrégation Notre-Dame.

Nous donnerons maintenant les impressions provoquées, chez M. l'abbé Pelletier, par un concert du "Petit Septuor" et, toujours avec l'abbé Pelletier, nous soulignerons l'importance et l'utilité de l'oeuvre de propagande artistique, familiale et nationale entreprise par le Septuor Blaquière.

tais aussi, dois-je dire, sourdre en moi-même, en pensant à mes chers choeurs paroissiaux, certains sentiments belliqueux: ce "Petit Septuor" mérite-il tous les éloges dithyrambiques dont on le couvre partout? Mais j'ai dû bientôt, sous le charme irrésistible de vos harmonies familiales, rendre les armes à vos succès, et vérifier en moi-même la justesse de cette pensée d'expérience: "La bonne chanson comme la baïonnette est une arme française". En effet, vaincu et conquis par la gracieuse simplicité de ces enfants élevés dans une atmosphère de

beauté et de chansons, sentant autour de moi dans l'auditoire une vibration enthousiaste et sympathique, rayonnante comme un écho de voix pures et justes, fraîches et cristallines, ravi par l'accent paternel tirant, dans des accords savoureux et des combinaisons sonores, les effets les plus délicats et les plus victorieux, j'ai oublié toutes mes résolutions de grincheux et de malade, et j'ai goûté jusqu'à la dernière note, à travers des larmes d'admiration et de joie, ces chants pleins de soleil et de sourires, et parfois de discrète mélancolie."

Continuant à citer le curé de Notre-Dame de Granby, disons avec lui:

"Quelles leçons exemplaires l'on peut dégager de l'initiative d'un père de famille de chez nous, cultivant, au sein de la famille, le beau chant et la bonne musique! Est-il meilleur moyen de développer, chez les enfants, l'esprit familial, l'amour du foyer, le goût des récréations saines et des joies nobles, et de les préserver ainsi des dangers du dehors et des plaisirs vulgaires et dégradants? Donner aux jeunes le goût instinctif des belles choses, n'est-ce pas un moyen précieux d'élever le niveau de leur âme? Le goût du beau ne mène-t-il pas au goût du bien?"

"Et vous nous l'avez fort bien démontré; il y a une musique classique à la portée des enfants et du peuple, une musique qui élève l'esprit, qui ne transige pas avec les passions humaines, avec les mauvais côtés de la nature, c'est la musique classique populaire, ce sont les vieilles et bonnes chansons de folklore, dont la simplicité, la douceur et l'entrain reflètent la beauté des moeurs anciennes et la joie de vivre pour Dieu, la famille et la patrie.

"Mais c'est aussi faire oeuvre sociale et nationale que de propager, dans la beauté, nos plus belles chansons populaires. De tous les arts, la musique est peut-être celui qui est le mieux compris des âmes simples, parce qu'elle s'adresse directement à cette faculté intense d'émotion et d'enthousiasme qui caractérise l'âme populaire. Et, parmi les populations rurales ou citadines, qui ne sont point encore gâtées par l'influence mauvaise de la chanson grivoise et bouffonne de la rue, et qui ont conservé quelque chose de la simplicité et de la douceur des moeurs anciennes, est resté ce goût pour la vieille chanson de folklore, pour cette musique naïve, harmonieuse et touchante, qui remonte vers nous comme un écho du "Bon Vieux Temps". La musique est un art éminemment social et national, parce qu'il est celui qui assemble, qui harmonise le mieux tous les coeurs: il tend à créer, entre les membres d'une même famille et d'une même nation, un unisson qui augmente la fraternité des âmes. Le "chant national, par exemple, appris et exécuté avec intelligence et respect, relie par le dedans tous les sujets d'une même nation; il opère leur fusion, égalise leurs rangs, unifie leurs sentiments, dissout leurs rancœurs et porte au plus haut leurs enthousiasmes". Le chant! n'est-ce pas la "magna vox" de l'amour familial, du patriotisme et de la prière!

"Heureuses les familles et les nations qui n'ont pas désappris à chanter, à aimer et à prier!"

T PIS L'BONHOMME S'ESCOUIT

REPERTOIRE DU PETIT SEPTUOR DE LA BONNE CHANSON

C'est fait un pitit bon homme qui s'en va à la bûche vers sa ve...
Oui, vous sa ve... Vous sa ve... bien...
Oui, vous sa ve...

TIRER FORT PIQUER FIN

FOLKLORE CANADIEN

TON ORIGINAL POUR LE PETIT SEPTUOR

Arrangement d'Arthur Blaquière

REPERTOIRE DU PETIT SEPTUOR DE LA BONNE CHANSON

Les car den viers ne sont pas mal... Les car den viers ne sont pas mal...
Les car den viers ne sont pas mal... Les car den viers ne sont pas mal...

Dessins extraits du premier Recueil du Répertoire du "Septuor de la Bonne Chanson".

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR

MILTON
CANIFF



Peut-être avon-nous eu tort de lâcher si tôt le bateau de la Femme Dragon... Il n'est plus là où nous pensions le retrouver!



Quelque chose ne va pas! J'avais espéré pouvoir régler nos comptes avec elle dès que nous serions descendus sur cette île.

Patrick! Regarde ici! Des empreintes de pas! On semble s'être battu par ici!

Écoutez! J'ai entendu un gémissement!



Prenez garde! C'est peut-être un piège!

Sortez de là ou je vous assomme!

N'assommez pas... C'est Fan-Tan!



Fan-Tan! Que faisais-tu là? Tu cherchais la Route des Indes?

Suis peiné! Les trois femmes et Fan-Tan atterrissent ici... Les dames se promènent un peu, pendant que je m'occupe du repas! Du bruit!... Les dames viennent d'être surprises par des messieurs pêcheurs... La Femme Dragon crie à Fan-Tan de ne pas se laisser prendre... Je m'enfuis... tombe dans ce trou... et tout devient noir!



Des pêcheurs! Les envahisseurs en ont placés sur toutes les îles petites et grandes de la côte chinoise! La Femme Dragon ayant crié à Fan-Tan en anglais, ils ne l'ont pas vu et n'ont pas compris... Alors Mlle Smith, Hu Shée et la Femme Dragon sont prisonnières!

Ils ont aussi pris le bateau!



On a dû conduire les prisonnières à un village. Fan-Tan, toi et le Muet allez attendre qu'il fasse noir, puis vous prendrez la chaloupe et gagnerez la berge opposée... Passez à travers les lignes ennemies et trouvez du secours à tout prix... Mais, d'abord, écoutez bien ceci...



Pendant ce temps.

Nous nous sommes emparés de ces femmes et d'un bateau avarié... Elles ont résisté, blessant un de nos hommes!

Tiens! Je vais leur parler dans leur langue!

Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? Pourquoi assistez-vous à cela? Répondez!



Les dieux sont étonnés! Ils ne vous ont pas reconnue!

SHHHH!

Nous étions en route pour Hong-Kong... Un avion nous a bombardés, tuant l'équipage! Quand nous sommes descendues sur cette île, nous avons cru que vos hommes étaient des bandits. Je suis Américaine... Ces deux-là sont mes domestiques.

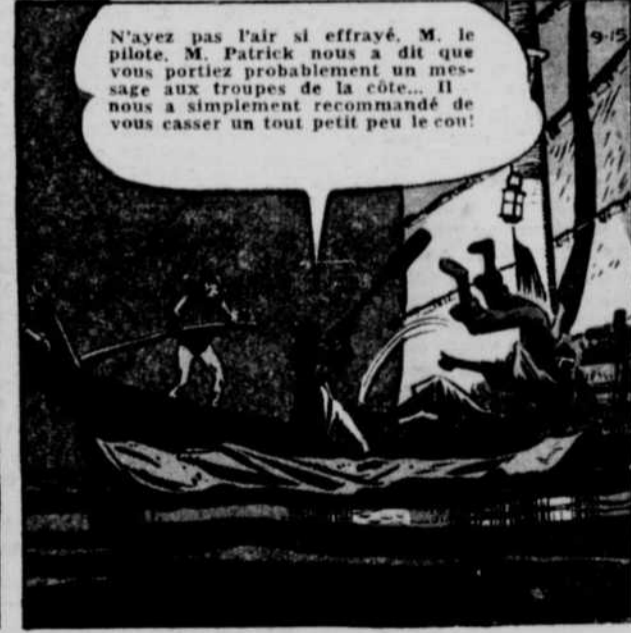


Cette femme dit ou ne dit pas la vérité. Quand la marée changera, nous enverrons un bateau chercher un officier du service d'espionnage... Il saura si ce sont là des espionnes!



Une chaloupe abandonnée là-bas!

Prenons-la à la remorque. Nous pourrons la vendre avant d'aller porter notre message au commandant.



N'ayez pas l'air si effrayé, M. le pilote. M. Patrick nous a dit que vous portiez probablement un message aux troupes de la côte... Il nous a simplement recommandé de vous casser un tout petit peu le cou!

9-15



LE PETIT COURRIER SANCTORAL

Pour le mois d'octobre

LE SAINT ROSAIRE

Quelle magnifique synthèse de notre foi que le Rosaire!

Avec Marie, je suis tout près de Jésus, et donc au cœur même du christianisme; et successivement, à mesure que les Ave se déroulent et que défilent les mystères, les grandes scènes de l'Évangile apparaissent.

Dans les **Mystères de la joie**, voici le Sauveur conçu, sanctifiant les âmes par sa présence, puis engendré, offert au Temple, et retrouvé à douze ans.

Dans les **Mystères de douleur**, c'est toute la Rédemption qui s'évoque: l'agonie, les fouets, les épines, la Croix de Jésus.

Dans les **Mystères de gloire**, voici, avec la résurrection du Sauveur, la grande preuve de la divinité du Christ, et brille à l'horizon l'espérance du ciel. Puis, comme dit l'hymne des Vêpres, Marie nous apparaît dans les feux du Paraclète, dans la Majesté et l'éclat du Royaume; Marie, Reine brillante de gloire.

Dans la pratique du chapelet, surtout, je retiendrai ce fait: c'est qu'il n'y a pas une séparation, une coupure, entre la récitation des Ave et le déroulement des grains. Je vois là, un symbole; au fur et à mesure que mes journées se déroulent, je veux que s'y mêle la prière. Pas une vie en deux morceaux; variation seulement dans l'intensité de l'union, selon qu'une occupation s'impose, ou que c'est le moment d'un exercice de piété proprement dit.

"Je veux, ô Mère bénie, quand je dirai mon chapelet, mieux chercher à participer au mystère que célèbre chaque dizaine. Si je pouvais le vivre comme vous l'avez vécu! Donnez-moi votre foi, votre amour. Elargissez mon âme aux dimensions de la vôtre. Qu'à chacun des Ave que prononcera ma bouche, mon cœur rejoigne votre Cœur: Marie, ô Marie, je vous salue, je vous bénis, je vous aime. Ave Maria."

Raoul PLUS, s. j.

"MARJOLAINE" et "ROSELAINE" NE SONT PAS des NOMS de SAINTES

Voici deux autres noms que de bonnes mamans, pensant bien faire, je suppose, donnent à leurs petites filles à l'occasion de leur baptême.

Veuillez donc prendre note, chers parents, que ces deux noms ne sont pas des noms de saintes et que par conséquent, "Marjolaine" n'est pas un beau nom et à mon humble avis, il faut avoir un peu le goût dérangé pour donner un tel nom. Quant à l'autre nom: "Roselaine" c'est probablement par ignorance que l'on donne ce nom, car il y a une sainte du nom de ROSELINE. (Si quelqu'un désire avoir des renseignements au sujet de cette sainte, je serai heureux de lui en donner). On peut aussi donner aux petites filles "Rose-Hélène". Dans ce cas, l'enfant aura deux patronnes: Ste Rose de Viterbe ou de Lima et Ste-Hélène. Mais de grâce, ne donnons pas des noms à "l'a peu près", surtout quand on doute si le nom qu'on désire donner est un nom de sainte. Dans ce cas, il vous est loisible de consulter, soit des personnes plus instruites que vous, ou ce qui est mieux, de consulter le curé ou le vicaire de la paroisse ou un religieux. Et si vous le préférez, écrivez-moi un petit mot et je serai heureux de vous donner tous les renseignements désirés.

Il faudrait en arriver, dans la catholique province de Québec, à ne donner aux enfants que de vrais noms de saints, car à quoi bon se dire catholiques, chrétiens, si l'on porte des noms neutres ou païens.

Et puis, soyons fiers de porter un nom de saints et n'ayons pas peur de le signer AU LONG à l'occasion. On en voit tant qui ont peur de signer leur nom... Saint Louis, roi de France fier de signer: Louis de Poissy. Cela lui rappelait qu'il avait pour patron



● Lord LOTHIAN, ambassadeur anglais à Washington, a été escorté par une "réduction" des fameux GRENADIERS GUARDS de Londres lors de l'inauguration de l'"exhibit anglais de guerre" à la Foire mondiale de New-York. — Ces petits "grenadiers" comprenait les sujets britanniques de la "Cité des Nains".

LES PARCS NATIONAUX RECOIVENT PLUS DE VISITEURS MALGRE LA GUERRE

Le nombre des touristes qui visitent les parcs nationaux du Canada continue d'augmenter malgré notre état de guerre, annonce le ministère fédéral des Mines et des Ressources. Au cours des cinq mois terminés le 31 août 1940, 875,223 personnes ont visité ces parcs, comparativement à 719,386 durant la période correspondante de l'an dernier, soit une augmentation de 155,837 ou de 21 p. 100. De ce nombre, 719,759 visiteurs étaient des Canadiens, et 155,464, des étrangers.

Les parcs en montagne — Banff, Jasper, Lacs Waterton, Kootenay et Yoho — qui ont reçu 534,017 visiteurs contre 371,449 l'an dernier, ont enregistré les augmentations les plus remarquables. Le nombre des touristes étrangers qui se sont rendus à ces parcs a atteint le total de 110,874 comparativement à 90,365, l'an dernier, soit une augmentation de plus de 22 p. 100. On peut attribuer cette augmentation à l'inauguration des nouvelles routes Big Bend et Banff-Jasper et aux circonstances qui ont induit plusieurs Américains à prendre leurs vacances dans les Rocheuses plutôt qu'en Europe.

Le parc national de Banff en Alberta est celui qui a reçu le plus de visiteurs durant les cinq mois terminés le 31 août 1940: 178,472 comparativement à 148,995 en 1939. Le parc national de Jasper a reçu dans le même temps plus de visiteurs que jamais dans le passé, soit 80,304, c'est-à-dire une augmentation de 60,668. Cette augmentation étonnante est attribuable surtout à l'ouverture de la nouvelle route Banff-Jasper qui réduit de 511 à 186 milles le parcours de la route reliant Banff à Jasper. Le parc national des Lacs Waterton (section canadienne du parc international de la paix Waterton-Glacier) a accueilli 125,678 visiteurs comparativement à 97,216, l'an dernier. Au parc national d'Elk Island, situé à 30 milles d'Edmonton et réputé pour son troupeau de bisons, les visiteurs sont venus au nombre de 40,964.

Sur le versant ouest des Rocheuses, les parcs nationaux de Kootenay et de Yoho, ont reçu respectivement durant

saint Louis et qu'il avait été baptisé à Poissy, c.-à-d. fait chrétien, enfant de Dieu et héritier du Ciel à cet endroit. Imitons-le!

Oncle ARTHUR.

6 octobre 1940

ces cinq mois 60,348 et 89,215 touristes, soit des substantielles augmentations par rapport à l'an dernier. Les statistiques du parc national du mont Revelstoke, le dernier de nos parcs vers l'ouest, ne sont pas encore connues.

La popularité des parcs des Prairies continue aussi d'augmenter. Le nombre des visiteurs du parc de Prince Albert a été de 26,778 contre 24,439 l'an dernier, alors que le parc du mont Riding a retenu 129,505 touristes, soit une augmentation de 19,778.

En Ontario, le parc national de la Pointe Pelée, centre récréatif exceptionnel de 6 milles carrés situé à l'extrême sud du Canada, a enregistré la visite de 74,183 personnes dont 47,739 Canadiens et 26,444 Américains. Dans les Provinces Maritimes, le parc de l'historique fort Beauséjour (Nouveau-Brunswick) a reçu 15,905 visiteurs, tandis que le parc national du fort Anne (Nouvelle-Écosse), qui rappelle lui aussi plusieurs événements historiques, a retenu 6,780 visiteurs. Le total des touristes qui sont passés par les parcs nationaux de l'Île du Prince Édouard et des Hautes Terres du Cap Breton révèle la popularité auprès des touristes des deux plus récentes additions au réseau des parcs nationaux du Canada. Le premier a reçu 33,028 visiteurs, et le second, 14,063.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses
en page 8

- 1.—Peut-on dire que nous sommes encore "français" ?
- 2.—Que savez-vous des transformations de la langue française ?
- 3.—Comment représente-t-on l'ABONDANCE ?
- 4.—Les anciens fumaient-ils ?
- 5.—Comment naissent les perles ?
- 6.—Où se trouve la plus grande horloge ?

NOUVELLE RESERVE DE CASTORS

DANS LE NORD
DU QUEBEC



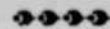
HONORABLE T.-A. Crerar, ministre fédéral des Mines et des Ressources, vient d'annoncer que le gouvernement du Canada et celui de la province de Québec ont conclu récemment une entente dont les clauses prévoient la création d'une réserve de 5,500,000 acres pour la protection du castor et des autres animaux à fourrure du bassin supérieur de la rivière aux Outardes. La conclusion de cette entente est une nouvelle étape du plan de protection des animaux à fourrure que le gouvernement fédéral entend mettre à exécution avec le concours des provinces; cette entreprise qui avait d'abord pour but de fournir à une bonne proportion des 120,000 Indiens du Canada un moyen de subsistance aura en outre le résultat d'assurer de nouvelles sources de production à la plus ancienne des principales industries du Canada: la traite des fourrures.

Aucun trappeur ou agent de traite de race blanche ne sera toléré dans les limites de la région de 8,600 milles carrés, bornée à l'est par la rivière Mouchalagan, au sud par le 51° degré de latitude, à l'ouest par la Péribonka et au nord par la hauteur des terres; seuls les trappeurs indiens du nord-est du Québec auront le privilège d'y avoir accès. Le ministère fédéral des Mines et des Ressources assume la responsabilité de surveiller le progrès et la protection de la réserve pendant assez d'années pour assurer la multiplication et la survivance en grand nombre des animaux à fourrure de la région.

Un spécialiste dans l'élevage des animaux à fourrure, qui connaît bien les moeurs des Indiens et les conditions qui existent dans le nord, a été délégué dans le district pour mettre à exécution au cours des cinq prochaines années les clauses de l'entente et le plan de relèvement approprié. Un avion l'y a transporté avec ses canots et leurs moteurs hors-bord, avec ses chiens esquimaux et les traîneaux qu'ils tireront. Il sera le seul blanc à vivre dans la région et pour le moment n'aura ni établissement central ni camp permanent; l'hiver et l'été, il devra coucher sous la tente. Il en aura pour au moins deux ans à sillonner en tous sens cette vaste superficie, à explorer, à observer, à remarquer, et à compiler des renseignements dont il tiendra compte dans la préparation de son plan définitif.

Son premier devoir consiste à rencontrer les trappeurs indiens, à gagner leur confiance et à les initier à l'art de la conservation. Sa deuxième préoccupation sera d'observer et d'enregistrer toutes les huttes de castor de la région. Le projet interdit la prise des castors tant que la région n'en sera pas repeuplée, mais la protection des autres animaux à fourrure n'y est qu'au second plan.

Cette entreprise de conservation des animaux à fourrure est semblable à plusieurs autres que la division des Affaires indiennes du ministère des Mines et des Ressources dirige et administre de l'est à l'ouest du Canada. Les conséquences de ces mesures sur les conditions de vie des Indiens sont déjà perceptibles dans la région de la rivière Rupert, P.Q., où la chasse au castor a été plus fructueuse, et dans le district de Le Pas (Manitoba), où on a recommencé cette année à piéger le rat musqué après une période de protection de cinq ans. Ces entreprises, auxquelles doivent collaborer les autorités fédérales et provinciales, permettent aux Indiens et aux Métis de plusieurs parties du Canada de subvenir eux-mêmes à leurs besoins et d'améliorer leurs conditions de vie; en assurant d'ailleurs une production plus considérable de fourrures, elles ne manqueront sans doute pas d'avoir d'heureux résultats pour notre industrie des fourrures.



La salle des mariages de Bay Springs (U. S. A.) est à peu près aussi grande (?) qu'une cabine téléphonique. Seul le maire peut s'y tenir! Les mariés sont obligés de rester dehors durant la cérémonie.

Une île qui n'est pas déserte

HÉLIGOLAND



● Cette photographie nous montre quelques-uns des édifices du gouvernement allemand, à Héligoland. — (Acme).

Il y a cinquante ans que l'île d'Héligoland est devenue allemande, et dans les circonstances actuelles, ceci n'est pas un événement négligeable. Ce fut le 18 juin 1890 que l'Angleterre, ne prévoyant pas un conflit européen susceptible de menacer son insularité, céda Héligoland à l'Allemagne, en échange du protectorat de Zanzibar dans l'Océan Indien.

Tout d'abord, ce troc parut surtout avantageux pour les Anglais. Les Allemands, croyant avoir fait un marché de dupes, se récriaient : "le Kaiser a donné un beau pantalon pour recevoir un bouton de culotte !" Car ce minuscule flot de la mer du Nord mesure tout juste 1,600 mètres de long sur 531 mètres de large et 3,700 mètres de circonférence. Un bien modeste "bouton de culotte", en effet ! Mais situé à 56 kilomètres au large de la côte du Hanovre devant les embouchures de l'Elbe et du Weser, il commande entre le Danemark et les Pays-Bas plusieurs bases navales de première importance : Cuxhaven, Bremerhaven, Wilhelmshaven, et le débouché

du canal de Kiel. C'est donc, malgré sa petitesse, une très puissante position stratégique, et Guillaume II, content de son emplette, se frotta les mains...

— J'aime mieux cela que tous les "Zanzibar" du monde, dit-il, ce rocher sera notre Gibraltar.

L'ANGLETERRE regretta bientôt de l'avoir lâché aussi bénévolement, car en même temps que se poursuivait la construction du canal de Kiel reliant la mer du Nord à la Baltique, l'Amirauté allemande fit d'Héligoland, jusque-là terre paisible et patriarcale, un formidable bastion maritime qui mettait désormais à l'abri de toute surprise les ports et les arsenaux du Reich.

L'île avait été jadis trois fois plus grande, à l'époque où l'historien Tacite la visita. Elle possédait plusieurs temples consacrés à Vesta, à Jupiter, à Mars... Mais la mer l'avait peu à peu rongée et partiellement engloutie vers le VIII^e siècle.

Héligoland était très en vogue il y a cent ans comme séjour balnéaire et lieu de villégiature. Quarante mille baigneurs, la plupart Allemands, y venaient s'ébattre chaque été sur la plage de Sandy-Island.

Hélas ! ce charme aimable et tranquille, elle l'a perdu. Ce n'est plus qu'un affreux bloc de béton hérissé de canons.

Les oiseaux de mer

s'aventurent loin sur le continent

LES touristes qui passent sur le pont international des Mille-Iles et les visiteurs du parc national des Iles du St-Laurent, étonnés déjà de voir un si grand nombre d'oiseaux, le sont encore davantage de trouver tant d'oiseaux de mer si loin à l'intérieur du continent. Le pont international traverse le fleuve entre Collins Landing (New-York) et Ivy-Lea (Ontario) ; il s'appuie d'ailleurs sur deux îles du parc, les îles Georgia et Constance. On peut apercevoir du pont quelque deux cents îles et observer fréquemment dans ce décor les évolutions gracieuses des mouettes, des hirondelles de mer, et d'autres oiseaux aquatiques. Dans les îles innombrables qui émergent du St-Laurent depuis le pont jusqu'à Kingston, sont établies des colonies de mouettes et d'hirondelles de mer de même que plusieurs autres espèces d'oiseaux.

Le pont international des Mille Iles est situé à une centaine de milles de la capitale du Canada, sur la route préférée des touristes de l'est américain qui viennent au Canada. Plusieurs îles du parc national des îles du St-Laurent ont été aménagées pour le camping, et elles sont accessibles de divers endroits de la rive canadienne du Saint-Laurent.

Dans toute cette région, la plupart des oiseaux sauvages, y compris les mouettes et les hirondelles de mer, jouissent de la protection de lois fédérales ou provinciales, qui interdisent rigoureusement de maltraiter ou de molester indûment ces oiseaux dans leurs colonies.

La plus grosse ampoule électrique du monde est certainement celle de la tour Edison, au parc Menlo, de New-Jersey, aux États-Unis. Elle est haute de 14 pieds épaisse de deux pouces en sa structure et pèse près de 7,500 livres.

VENEZ TOUS
à MOI
POUR LES PETITS
ET LES GRANDS

PRIE LE FILS !

Allons au Père, allons au Père ! Mais qui nous conduira vers Lui ? Jésus te donne la réponse dans son Evangile : "Nul ne vient au Père que par MOI". Par JESUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR, c'est ainsi que l'Eglise, s'adressant au Père, termine ses prières, parce que c'est par Jésus qu'il faut les faire passer pour être exaucés.

Aimer le bon Dieu PAR DESSUS JESUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR est la plus parfaite des dévotions. C'est pour cela que Jésus a inventé la Messe pour ADORER LE PERE et lui RENDRE GRACES en notre nom, REPARER et PRIER pour nous. Aussi le chrétien qui n'a pas pour la Messe une grande dévotion est un chrétien manqué, car il ne peut rendre à Dieu la gloire et l'amour que lui rend tout bon chrétien en s'unissant bien à Jésus au saint Sacrifice. C'est à la Messe, en effet, puis dans nos coeurs par la Communion, puis au Tabernacle où il prie sans cesse, que Jésus, parfait adorateur du Père, unit aux siennes nos prières, nos adorations, notre amour, pour leur donner un grand prix, comme le cuir fondu avec l'or prend la valeur de l'or.

Ecoute Jésus, présentant à sainte Gertrude son Coeur divin qu'il tenait dans ses mains, te dire comme à elle : "Vois mon très doux Coeur qui ravit la Trinité Sainte, je te le donne... JE TE DONNE MON COEUR pour que PAR SON AMOUR, tu aimes ton Dieu, et les créatures pour ton Dieu". Est-ce qu'il ne te donne pas son Coeur chaque fois que tu communies ? Tu peux dire alors, comme aussi lorsque tu entends la messe : J'ai trouvé le moyen le plus excellent de prier Dieu mon Père et de l'aimer autant qu'on peut le prier et l'aimer : PAR JESUS MON SAUVEUR qui m'a donné son Coeur ! Et chaque fois tu peux par la voix de Jésus, par le Coeur de Jésus, lui chanter un magnifique cantique de louange et d'action de grâces, comme tu peux aussi réparer par lui et par lui demander tout ce dont ton âme a besoin. Seulement il faut toujours ta prière !

Un vendredi soir, sainte Gertrude était désolée de n'avoir presque pas pensé aux souffrances du bon Jésus et elle le lui disait dans une fervente prière. Avec une infinie bonté Notre-Seigneur lui répondit qu'il avait à chaque heure du jour, mis en réserve dans son Coeur les grâces qu'elle aurait dû recueillir et qu'il en était tout rempli ; mais qu'il attendait avec une grande impatience sa prière : "Car, sans elle, lui disait-il, tout ce que j'ai recueilli pour toi ne pourrait te profiter, mais AVEC CETTE PRIERE, tu peux te l'approprier devant Dieu mon Père. COMME T'APPARTENANT A TOI-MEME." Vois s'il est bon le Sacré-Coeur ! Mais il faut la prière pour profiter de ses mérites !

Le cactus géant du Paraguay

LES cactus jouissent d'une longévité remarquable. On sait que plusieurs variétés ne fleurissent qu'une fois par siècle !

Dans les déserts du Colorado et sur les hauts plateaux de Chihuahua (Mexique septentrional) on cite des plants qui existaient déjà à la conquête espagnole, donc en 1519 !

Au Paraguay, en Amérique du Sud il y a toujours un cactus géant dont les missionnaires européens du XVII^e siècle avaient déjà signalé la présence.

Il jouit de cette propriété étrange et propre à la plupart des cactacées, de pouvoir se reproduire sans l'intervention de la semence. Il suffit de casser une parcelle de la tige et de la déposer simplement sur un sol humide, pour obtenir un nouveau rejeton.

Histoire de

FRANCE

189 ● Paul Lehugeur ●

NAPOLEON. — IENA, FRIEDLAND

Napoléon à Iéna.

Napoléon, après avoir tourné rapidement les Prussiens, revint sur eux à Iéna, et lança à son armée cette proclamation : "Soldats, l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack à Ulm, il y a aujourd'hui un an; cette armée ne combat plus que pour se faire jour; si un corps se laissait percer, il serait perdu d'honneur". La nuit fut employée à fortifier un petit plateau escarpé qui dominait le champ de bataille; il fallut creuser un chemin dans le roc pour hisser l'artillerie, et Napoléon, un falot à la main, surveilla lui-même les travailleurs. Le lendemain soir l'armée prussienne était détruite (14 octobre 1806).



Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 6

1.—Il est permis de croire que nous sommes encore "français" puisque les étrangers même le remarquent : "Aucun peuple n'a mieux conservé son identité ethnique", dit W.-K. Moore; et il poursuit : "On ne trouve sûrement rien de plus frappant en Europe".

2.—De la fin du XIVe siècle au commencement du XVIIe (1630), la langue française passa par diverses transformations, qui furent l'oeuvre non du peuple, mais des savants. Des érudits maladroits l'inondèrent d'abord de mots tirés du latin sans tenir compte de l'accent tonique. Vint ensuite Ronsard, avec son école, qui voulut imposer des expressions et des tours bizarres empruntés au grec et au latin. Au XVIe siècle, ce fut la manie de faire en français de l'italien et de l'espagnol, qui menaça à son tour d'altérer le génie de la langue. Au commencement du XVIIe siècle, Malherbe, l'Hôtel de Rambouillet, les Précieuses, firent subir à la langue une épuration nécessaire; mais leurs exagérations lui enlevèrent quelque chose de sa vivacité et de sa richesse. Ce travail de réforme fut consacré par le "Dictionnaire de l'Académie", dont la première édition parut en 1694.

3.—On représente l'"abondance" sous les traits d'une femme souriante, dont une main laisse échapper des épis et autres richesses végétales, et dont l'autre tient une corne d'abondance. Sa draperie est verte et or, pour exprimer la verdure des champs et la couleur dorée des moissons.

4.—On croyait, jusqu'à présent,

que l'habitude de fumer provenait de l'Amérique, où sur les monuments précolombiens on voit des bas-reliefs représentant des fumeurs. Pourtant, en présence de la quantité de tuyaux en terre cuite, en bois, en métal, trouvés en Angleterre, en Suisse, en Irlande, etc., certains archéologues inclinent à penser que nos ancêtres fumaient. Cette opinion se trouve appuyée par certain passage d'Hérodote qui affirme que les habitants des îles Aroques, situées probablement sur le Volga, jettent dans le feu des fruits secs et en aspirant la fumée : ils obtiennent ainsi la même ivresse que les Grecs avec du vin. Pomponius Mela et Plinius affirment le fait, en ajoutant que la fumée de certaines plantes guérit les maladies. Il y a loin, toutefois, de ces fumigations aux délicates productions de la Havane.

5.—De nombreux mollusques renferment des concrétions calcaires, plus ou moins sphériques, qu'on désigne sous le nom de "perles". Mais les "perles fines" proviennent exclusivement de l'huître perlière ou "pentadine". Quand on scie une perle, on trouve toujours en son milieu quelque petit corps étranger — grain de sable, débris végétal, parasite — qui a provoqué sa formation. C'est en effet pour se débarrasser des corps étrangers que le mollusque les enrobe ainsi dans des couches de nacre sécrétée par son manteau. Dans le cas de l'huître perlière, il s'agit de la minuscule larve d'un ténia. Or ce ténia, devenu adulte, vit dans le tube digestif de la raie. La présence simultanée dans les

mêmes parages de la raie et de l'huître perlière est donc nécessaire pour la production des perles. Mais grâce à l'ingéniosité humaine, on peut aujourd'hui, se passer de cette condition : les Japonais sont arrivés à introduire dans le manteau des huîtres perlières d'infimes boulettes de nacre qui jouent le rôle de parasites et qui sont recouvertes peu à peu par le mollusque de sécrétion perlière. On obtient ainsi les perles dites "japonaises", qui ne diffèrent extérieurement en rien de celles qui se forment naturellement.

6.—Naguère, les plus grands cadrans du monde étaient ceux des horloges de Charlottenbourg (22 pieds), Philadelphie (22 pieds), Westminster (22 pieds), Liverpool (24 pieds), Hambourg (24 1/2 pieds), Métropolitain, New-York (25 pieds), Zurich (25 pieds), Malines (38 pieds), Jersey-City (52 pieds). Mais, depuis la construction de l'horloge électrique et lumineuse de la tour Eiffel, en 1933, dont les deux cadrans, porteurs chacun de trois mille lampes, mesurent 65 pieds de diamètre, c'est Paris qui vient en tête. Les quatre cadrans de l'horloge qui s'imposait auparavant comme la plus importante de la capitale, celle de la gare de Lyon, ne mesurent chacun — ce qui était déjà respectable — que 21 pieds de diamètre.

A PROPOS DE TIMBRES

HONGRIE

La prochaine série de timbres pour honorer le roi Mathieu comprendra cinq dénominations. Ces timbres porteront une surtaxe.

MEXIQUE

Le timbre de 30 centavos du modèle Cuauhtemoc (1934), vient d'être émis de nouveau; cette fois, il est de couleur bleu clair. Au début, il était de laque.

Petites notes

LE CANADA EXPORTE PLUS DE BOIS DE CONSTRUCTION

BIEN que l'état de guerre ait sérieusement troublé les échanges internationaux, les exportations canadiennes de bois de construction ont enregistré une augmentation. Elles ont en effet atteint, durant les neuf premiers mois de guerre terminés le 31 mai 1940, 1,550,000,000 pieds (mesure de planche), soit une augmentation de 144,000,000 pieds par rapport à l'an dernier.

Les importations du Royaume-Uni, principal débouché du bois canadien de construction, sont passées de 724,000,000 à 805,000,000 pieds, et celles des autres pays de l'Empire, de 183,000,000 à 212,000,000. On a exporté aux Etats-Unis 70,000,000 pieds de plus que l'an dernier, mais aux autres pays étrangers 37,000,000 pieds de moins. La valeur de toutes nos exportations de bois de construction a enregistré une augmentation de 30 p. 100 de \$30,000,000 à \$39,000,000.

EXPANSION DES RECHERCHES

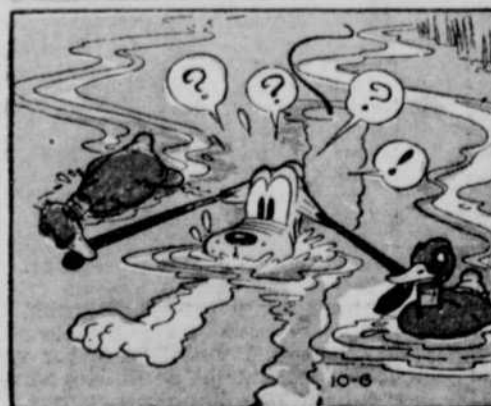
sur la pulpe et le papier.

UNE nouvelle entente entre le ministère fédéral des Mines et des Ressources, l'Association canadienne de la Pulpe et du Papier et l'université McGill pourvoit à un programme très étendu de recherches sur la pulpe, le papier et les produits con-

nexes. Conformément à cette entente l'Association canadienne de la Pulpe et du Papier s'engage à fournir un appui beaucoup plus considérable pour l'extension des études dans le but d'améliorer les méthodes de production et de réduire les frais de revient. La première entente en vue d'une telle coopération a été conclue il y a une douzaine d'années, alors que l'Association a construit un édifice spécial pour les recherches sur un emplacement fourni par l'université McGill.

Le gouvernement fédéral porte un intérêt bien déterminé à l'industrie de la pulpe et du papier car, en outre d'occuper un rang prépondérant dans le commerce d'exportation du Canada, cette industrie donne de l'emploi à des milliers d'ouvriers tant spécialisés que non spécialisés. De plus, l'Association canadienne de la Pulpe et du Papier est très consciente de la nécessité des recherches afin de maintenir et de développer le rang de l'industrie sur les marchés à forte concurrence de l'univers, et elle a fait preuve de son intérêt dans ce but en augmentant substantiellement ses fonds pour le fonctionnement de l'Institut de la Pulpe et du Papier. Le McGill, ainsi que les autres universités canadiennes, trouvent dans les industries de la pâte de bois et du papier un vaste champ d'emploi pour les diplômés en génie civil, en chimie et en autres sciences connexes.

L'Institut de la Pulpe et du Papier est donc un exemple marquant de l'importance d'une coopération effective entre le gouvernement, l'industrie et les maisons d'éducation en utilisant les ressources matérielles et humaines pour le progrès du bien-être industriel et social de notre pays.



Jeux d'esprit

LOCOGRIPHE

Prenez certain poisson de mer, Osseux, gymnophone, holobranche, Que l'on peut pêcher dans la [Manche, Par conséquent à Landemer, Coupez-lui dextrement la tête, Vous verrez qu'il n'en restera Tout simplement qu'un poisson [plat, Auquel vous faites toujours fête.

UNE CITATION CACHEE

Avec les 74 syllabes suivantes, formez 30 mots dont les définitions sont données plus bas. Echelez ces mots dans l'ordre indiqué, et alors en lisant d'abord la première lettre de chaque mot, puis la dernière, vous trouverez les deux premiers vers d'une fable de La Fontaine.

a. a. ac. al. ba. bourg. ce. el. con. de. di. dif. din. e. e. eis. em. fiach. gal. gne. gnac. gnon. grub. in. la. la. le. le. ma. man. man. na. nais. nard. ne. ni. ni. nir. nion. no. o. o. pa. pa. pi. pi. ploï. pom. qui. quin. ral. re. sant. sen. son. sour. sur. tants. tar. te. ten. ti. tion. tout. trai. trus. tu. u. u. u. u. vers. vi. vi.

1. Alliance. — 2. Nouveau. — 3. Régulier. — 4. Ombre. — 5. Univers. — 6. Dans la Gironde. — 7. ville des Pyrénées-Orientales. — 8. Extrêmement étonné. — 9. Plante dont les fruits sont en grappes. — 10. On y danse. — 11. Etranger. — 12. Retardataire. — 13. Petit arbuste. — 14. Egal. — 15. Auditeurs. — 16. Gracieux animal au poil long et soyeux. — 17. Usage. — 18. Jugement. — 19. Prière. — 20. Principalement. — 21. Bourg d'Austro-Hongrie. — 22. Prénom étranger. — 23. Lac franco-suisse. — 24. Geste.

25. Nourriture. — 26. Ville allemande. — 27. Se rendit. — 28. Assembler. — 29. Lambin. — 30. Fruit sec.

DEVINETTE

Quel est l'oiseau bien connu que porte le nom d'un célèbre poète tragique français ?

SI...

Si 5 fois 4 égaient 33, à quoi le cinquième de 50 serait-il égal ? Répondez en 30 secondes.

Si 5 fois 8 égaient 60, à quoi serait égal le quart de 10 ? Répondez en 30 secondes.

Trois chiffres consécutifs additionnés donnent une somme égale au carré du plus petit de ces trois chiffres diminué du plus grand des trois chiffres : Quels sont les trois chiffres ? Répondez en une minute.

LE TABLEAU DE L'OCULISTE

G	H	T	I	R	
A	H	R	E	C	D
A	L	N	D	M	O
L	A	U	A	C	D
Q	M	A	P	I	E

Vous connaissez ces tableaux composés de lignes de lettres de différentes grosseurs que l'on fait lire aux personnes dont la vue s'affaiblit. Examinez le tableau ci-dessus, non pas au point de vue de l'acuité de votre vision, mais pour en découvrir le sens caché.

LE PERE ET LE FILS

Un père dit : si j'avais deux ans de plus, j'aurais exactement trois fois l'âge actuel de mon fils. Mais, dans huit ans je n'aurai que deux fois son âge. Quels sont les âges respectifs du père et du fils ?

CHEVAUX

Pouvez-vous, en vingt secondes, nommer trois allures du cheval, autres que le pas, le trot et le galop ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 29 septembre 1940

UN TRAJET MOUVEMENTE

Le trajet en avion a été égal à neuf fois celui sur rail et trois fois celui en camion.

Le trajet total est donc divisible par 13; quotient 63.

Le voyageur a donc parcouru 63 milles en chemin de fer, 189 milles en camion et 567 milles en avion.

A 42 à l'heure, il a mis 1 h. 30 pour couvrir les 63 premiers milles.

A 30 à l'heure, il a mis 6 h. 18 pour parcourir les 189 milles suivants.

Enfin, à 189 à l'heure, il a mis 3 heures pour couvrir les derniers 567 milles.

Temps total 10 h. 48 m.

LE PARTAGE DU VIN

Voici le détail des 6 opérations successives :

8 litres	3 litres	5 litres
8	0	0
3	0	5
3	3	2
6	2	0
1	2	5
1	3	4
4	0	4

DEFINITIONS AMUSANTES

1. — Mémoire.
2. — Mi.
3. — Noire.

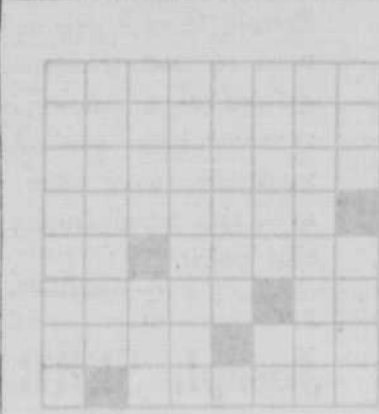
EXERCICE D'ASSOCIATION

PREMIERE SERIE

Livre, bibliothèque; Anniversaire, cadeau; Présent, absent; Nationale, fête; Aller, venir; Dé-

Mots croisés

Problème No 190 et solution du No 189



HORIZONTALEMENT

1. Avec une majuscule, un monument impérissable. — 2. Accoutumal un équipage à la mer. — 3. Nom d'un "prétendu" jadis choisi par chaque jeune fille, le jour de la fête des brandons. — 4. Pieux solitaires. — 5. Adverbe; — Petit rongeur des champs et des vergers. — 6. On connaît surtout ceux du boucher; — Symbole chimique. — 7. Dévidoir servant à tirer la soie des cocons; — Lisse et plat. — 8. Dans les Alpes Grées.

part, retour; Poids, mesures; Fourier, cantonnement.

DEUXIEME SERIE

Zinc, gouttière; Escadre, torpilleur; Ane, bât; Siroco, vent; Illettré, ignorant; Minerai, métal; Email, four; Appétit, apéritif.

ENIGME

Mousse.

UN TEXTE SINGULIER

Le texte ne contient pas une seule fois la lettre a.

VERTICALEMENT

1. Filet pour prendre la crevette. — 2. Etablissements turcs, où l'on distribue des vivres aux nécessiteux. — 3. Une célèbre princesse française illustra ce nom, grâce à son savoir, son esprit, sa beauté; — Petit fruit aux belles couleurs. — 4. Des ceps de vigne étalés contre un mur. — 5. Consacrées au service du Seigneur. — 6. Appelés pour certaines communications lointaines; — En Chaldée. — 7. Fit travailler sa raison pour un jugement équitable. — 8. Un... Allemand; — Enduit brillant, doué de réflexion.

R	E	B	U	T	A	N	T
A	M	E	N	I	T	E	S
S	E	R	I	N	E	R	A
S	U	V	E	L	A	R	
O	S	S	A	I	C	I	
R	U	L	V	E	N		
T	A	V	E	R	N	E	
I	N	V	E	R	S	E	S

UN TIRAGE AU SORT

On voit tout de suite que Denis a 1 et 9. Albert, qui totalise 6, ne peut avoir que 2 et 4. Ernest, qui a 18, ne peut avoir que 19 et 8. Restent donc les cartes 3, 5, 6 et 7, pour Bernard et Charles. Bernard qui a 9 ne peut les réaliser qu'avec 6 et 3. Et forcément Charles, qui a 12, reçoit le 7 accompagné du 5. C'est donc lui le perdant.

LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY



La pensée et l'action

DES CATHOLIQUES DES PAYS-BAS

(Suite) (1)

LE parti catholique est un parti social. Et là ce n'est pas seulement une question de personnes — bien que le fait, pour citer un exemple, que sept membres du Bureau de la Confédération des travailleurs catholiques soient députés ou sénateurs, ne soit pas sans importance, — mais c'est surtout une question de réalisations.

Or, le nombre de lois sociales portant une signature catholique est important : depuis la loi sur la durée du travail de 1919, qui fixait cette durée à quarante-cinq heures par semaine, dépassant ainsi, au début, les normes que Washington devait fixer plus tard à quarante-huit heures par semaine, jusqu'à la loi sur les allocations familiales du 23 décembre 1939, de nombreuses lois sont dues à l'initiative de ministres catholiques.

Notre parti n'a certainement pas attendu la participation des socialistes au gouvernement (pour la première fois depuis août 1939) pour donner sa pleine mesure dans le domaine de la législation sociale.

Aussi notre parti était-il représenté à Genève. Depuis 1919 jusqu'à sa mort, en 1931, Mgr Nolens, ministre d'Etat, président de la fraction du parti à la Chambre, fut le premier délégué des Pays-Bas aux Conférences internationales du travail; il y fut une figure de premier plan qui jouissait de la confiance générale (2).

Aux premières de ces assises qui se sont tenues dans le cadre de la Société des Nations, à la Conférence de Washington en 1919, c'est Nolens qui est intervenu le premier pour l'admission de l'Allemagne et de l'Autriche au sein de l'Organisation internationale du travail, "en signe de confiance dans les décisions des puissances alliées et associées" qui avaient délégué la décision à la Conférence.

Depuis cette première Conférence internationale du travail, le parti catholique a, du reste, toujours vivement appuyé la politique des Pays-Bas, qui tendait à faire de ce pays "neutre", comme on disait alors et comme on le redit maintenant (3), un pays ayant pour mission de rapprocher les nations et d'organiser une véritable communauté internationale.

Voici ce qu'en dit le programme du parti, établi en 1936 (il vient d'être pu-

Peuple de constructeurs de digues, nous ne nous résignons pas lorsqu'une digue succombe; nous la reconstruisons sur une fondation meilleure, avec plus de soin et avec une persévérance qui ne fléchit point.

par
Joseph SERRARENS

secrétaire général de
l'Internationale syndicale
chrétienne

blié en français aux éditions Spes à Paris) :

"Pour ce qui concerne les affaires étrangères, l'attention du gouvernement devra être fixée sur le maintien de notre souveraineté et sur la conservation d'une position intacte des Pays-Bas dans la communauté des peuples. Dans l'esprit de la note sur la paix de Benoît XV, il faut collaborer énergiquement à l'oeuvre de la Société des Nations pour résoudre les conflits internationaux et à une réduction simultanée et mutuelle des armements. Une attention toute spéciale doit être vouée à l'établissement d'un règlement pour les rapports internationaux dans le domaine économique."

Sommes-nous restés fidèles à cette tâche ?

Avouons que nul ne saurait se déclarer satisfait de son oeuvre aussi longtemps que le but n'aura pas été atteint; mais, d'autre part, les petites nations n'ont-elles pas fait leur possible pour orienter le monde vers la paix organisée ?

Notre parti a accepté la Société des Nations, mais il n'a pas été aveugle sur ses déficiences, sur ses défauts, qu'ils découlent de ses liens avec les traités de 1919 ou qu'ils soient la conséquence de ce manque d'universalité qui, dès le début, pesait sur la Société des Nations du fait de l'absence des Etats-Unis, ou enfin et surtout du fait que la primauté de la morale n'a pas été généralement reconnue.

Notre parti a cru dans la société internationale.

"Dans les rapports avec les autres Etats, dit son programme, il faut respecter la communauté des peuples basée sur le droit naturel et coopérer énergiquement à sa consolidation aussi dans le droit positif. Notre directive devra être que le grand commandement de la charité chrétienne doit prédominer dans les rapports entre les différents peuples. Dans ces limites, l'Etat a

toutefois le devoir de maintenir sa propre indépendance."

Fidèle aux meilleures traditions de la Hollande, qui selon le mot de Frédéric le Grand, cité récemment par notre ministre des Affaires étrangères, est "pacifique par principe et guerrière par accident", notre parti n'a pas d'autre ambition que de pouvoir servir la cause de la communauté internationale et notamment celle de l'Europe.

Il comprend parfaitement que, dans la lutte actuelle, de grandes puissances aient accueilli avec enthousiasme la collaboration de petites nations, mais il sait que notre pays — l'expérience des siècles nous l'a appris — ne peut, situé comme il l'est au carrefour des puissances, maintenir son indépendance qu'en restant à l'écart des alliances et en accomplissant sa tâche, qui est de travailler, en temps de guerre comme en temps de paix, pour une paix juste et équitable, pour l'avènement d'un ordre international; notre parti est comme notre pays : neutre mais non pas indifférent.

Pénétré de toute la responsabilité qui pèse sur chaque homme en cette heure cruciale, notre parti s'impose le silence plutôt que de commettre des imprudences qui pourraient entraîner le pays dans un conflit qui en ferait un champ de bataille, mais il reste tout désireux de préparer l'avenir d'une Europe nouvelle, d'un monde nouveau.

La Société des Nations a échoué. Mais ce n'était pas la faute des petites puissances si le fusil des sanctions a raté et si, malgré plusieurs agressions, l'énergie n'a pas été ravivée. Il est bien douloureux de constater cet échec, mais nous ne renonçons pas à essayer demain de nouvelles réalisations. Comme je le disais à la Chambre des députés : "Peuple de constructeurs de digues, nous ne nous résignons pas lorsqu'une digue succombe; nous la reconstruisons sur une fondation meilleure, avec plus de soin et avec une persévérance qui ne fléchit point. Dans l'Europe nouvelle, dans le monde qui suivra cette guerre, nous offrirons nos services de constructeurs de digues afin que la nouvelle communauté soit bien protégée."

Voici notre pensée : fidèle à ses principes et à ses traditions, le parti catholique national des Pays-Bas continuera son activité pour servir les intérêts du peuple de la métropole et des peuples de notre Empire d'outre-mer, envers lesquels il porte une responsabilité; mais il est tout prêt à remplir ces devoirs de charité chrétienne dont le Pape a parlé dans sa première Encyclique, et il est, en outre, tout préparé à collaborer, selon une autre parole de la même Encyclique, à la préparation de l'avènement d'un "nouvel ordre du monde, de la vie nationale et internationale", qui s'appuyerait "sur l'inébranlable fondement, sur le rocher infrangible du droit naturel et de la Révélation divine".

(Copyright par la Croix et Pharos.)

Histoire de l'Eglise.

X

La révolution



368. — NOUVELLES LOIS CONTRE LA RELIGION. MARAT A LA TRIBUNE

La violence de son caractère, qui lui faisait voir des ennemis partout, ses idées politiques subversives de tout ordre et de toute justice, l'avaient fait déclarer de prise de corps, mais il réussit à passer en Angleterre. Revenu en 1799, il fut choisi comme membre de la commune et député à l'Assemblée législative. A toute discussion, il montait à la tribune et défendait avec fougue les décrets révolutionnaires; c'est ainsi qu'il fit décréter la liberté des noirs dans toutes les colonies, et comme premier usage de leur liberté, ces anciens esclaves assassinèrent tous les Européens. Un décret plus néfaste encore fut celui qui détruisait l'ordre de la famille par le divorce; les philosophes applaudirent à cet exploit qui était la réalisation de leurs théories de liberté absolue. D'autre part, sur la motion de Torné, archevêque constitutionnel du Cher, l'Assemblée prohiba tout costume ou insigne ecclésiastique ou accepta avec empressement de n'avoir plus de marques extérieures distinctives des laïques. De l'habit on revint aux personnes, et le 26 mai, l'Assemblée rendit un décret qui condamnait à la déportation tous les ecclésiastiques non assermentés. Ce décret fut suspendu par un veto de Louis XVI, mais le 26 août un autre décret renouvelait l'ordre de déportation, nonobstant la défense du roi.

Production de la maison G. MAZO
33, Boulevard St-Martin,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

La fourmi n'est pas prêteuse

LA fourmi n'est pas prêteuse, a dit La Fontaine. Mais c'est une calomnie. Les entomologistes ont découvert que la fourmi n'est pas prêteuse en effet, mais qu'elle donne et qu'elle ne réclame jamais ce qu'elle a donné.

Elle entretient dans sa fourmière une quantité incroyable de parasites qui vivent entièrement à ses dépens. Elle paraît même ne se soucier aucunement de la présence de ces hôtes indésirables. Lorsque ceux-ci ont faim ils se précipitent sur la fourmi la plus proche et celle-ci n'a rien de plus pressé que de leur distiller une goutte de nectar dont les gourmands se régalaient aussitôt.

Encore une légende détruite par la science.

L'HISTOIRE DES PAPES



BIENNOT XIV
1740-1758

Prosper Lambertini naquit à Bologne. Théologien du Vatican, assesseur à la Congrégation des Rites, évêque titulaire de Théodosie, évêque d'Ancone et archevêque de Bologne, il fut ensuite nommé cardinal. Il fut le plus grand savant de son temps et un des papes les plus instruits. Il était pieux, joyeux et brave.



Benoît XIV réussit à régler la plupart des différends existant entre le St-Siège et les pays d'Europe.



Saint Gérard Majella vécut sous Benoît XIV et mourut en 1755.



Saint Paul de la Croix fonda les Passionnistes et Benoît XIV en approuva les constitutions en 1741.



Le soulèvement des Jacobites se produisit en 1745.



Benoît XIV écrivit plusieurs livres et son traité sur la Canonisation est encore suivi aujourd'hui pour les béatifications et les canonisations.



Il fixa les règles de l'Eglise pour les mariages mixtes.



En 1741, le fameux Richard Challoner fut sacré évêque et nommé vicaire apostolique de Londres.



LE CHIEN D'OR

de **WILLIAM KIRBY**
Traduction française de **PAMPHILE LE MAY**
Illustrations de **LA PALME**

● Suite

Parfois aussi elle distinguait, dans ce concert déshonorant, la voix de l'intendant, et elle se demandait comment elle avait pu aimer autant cet homme. Et pourtant, elle était obligée de s'avouer qu'elle serait encore prête à faire pour le revoir, ce qu'elle avait fait depuis. Elle l'aimerait toujours cet ingrat ! Il était infidèle et parjure, lui ; mais elle, la mort seule la délierait de ses serments !

Les heures suivirent les heures, et chacune lui parut un siècle de souffrance. Le délire s'emparait de ses esprits. Elle crut entendre la voix de son père en colère, qui l'appela par son nom ; elle crut entendre les anges accusateurs qui se moquaient d'elle à cause de sa faute. Elle s'affaissa dans un sombre désespoir, suppliant Dieu de mettre fin à sa misérable existence.

Bigot entra. Il la releva en lui murmurant des paroles de pitié. Elle porta sur lui un regard si plein de reconnaissance, qu'il en aurait été touché, s'il n'avait pas été de pierre. Mais elle exagérât le sens de ses paroles. Il était trop ivre pour réfléchir, trop insouciant pour rougir de sa démarche.

— Caroline, lui dit-il, que faites-vous ici ? C'est le temps de s'amuser, et non de prier. La noble compagnie qui est dans la grande salle, désire présenter ses hommages à la dame de céans. Venez avec moi.

Il lui offrit le bras avec un grâce qui lui faisait rarement défaut, même dans ses plus mauvais moments. Caroline le regarda tout étonnée, sans comprendre.

— Aller avec vous ! balbutia-t-elle, je le veux bien, vous le savez, mais où m'emmenez-vous ?

— Dans la grande salle. Mes nobles hôtes désirent vous voir et rendre hommage à votre beauté.

Elle comprit ce qu'il voulait. Ce fut un éclair. Elle ne s'était jamais sentie tant offensée dans sa dignité de femme. Pâle de honte et de terreur, elle retira vivement sa main.

— Monter à la grande salle ! frémit-elle, en reculant toujours, aller me donner en spectacle à vos convives ? François Bigot ! épargnez-moi cette honte et cette humiliation ! Je suis devenue méprisante, je le sais, mais ô mon Dieu ! je ne suis point assez vile pour être montrée, comme une infâme, à ces hommes ivres qui m'appellent à grands cris ! oh ! non !

— Bah ! vous vous occupez trop des convenances, Caroline, répliqua Bigot, qui s'inquiétait un peu de son attitude. Comment ! les plus belles dames de Paris ne trouvaient pas déplacé de paraître en costume d'Hébé et de Ganymède, devant le régent duc d'Orléans, pendant les beaux jours de la jeunesse du roi, et plus tard elles firent la même chose, dans l'une des plus grandes fêtes que le roi donna à Choisy... Ainsi, venez, ma chère, venez !

Il l'entraîna vers la porte.

— Epargnez-moi ! François ! s'écria-t-elle, en tombant à genoux, le visage caché dans ses mains et fondant en larmes. Epargnez-moi ! François ! Oh ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait mourir, avant que vous soyez venu me commander une chose que je ne peux pas faire, que je ne veux pas faire ! ajouta-t-elle, en lui saisissant les mains.

— Je n'ordonne pas, Caroline ; je vous fais part du vœu exprimé par mes convives. Non, ce n'est pas moi qui exige cela ; j'y consens pour leur faire plaisir, répondit Bigot.

Il était touché de ses larmes et

de ses supplications, il n'avait pas prévu une aussi pénible scène.

— Oh ! merci ! François ! merci de cette bonne parole !... Je savais bien que vous ne me commandiez pas une chose aussi honteuse. Vous n'êtes pas sans pitié pour l'infortunée Caroline... non, vous ne la montrerez pas à ces hommes...

— Non ! répliqua-t-il avec impatience, ce n'est pas moi, c'est Cadet qui a eu cette idée ! Il devient fou quand il boit trop ; moi aussi, sans cela je ne l'aurais jamais écouté ! Tout de même, Caroline, j'ai promis de vous amener, et mes amis vont se moquer de moi s'ils me voient revenir seul... Viens, pour l'amour de moi, Caroline !... Arrange un peu ces beaux cheveux en désordre ; je vais être fier de toi, va, ma Caroline ! Il n'y a pas une femme en Nouvelle-France qui peut t'être comparée, ô ma belle Caroline !

— François ! dit-elle avec un sourire plein de tristesse, il y a longtemps que vous me parlez ainsi... je veux réparer le désordre de mes cheveux, mais pour vous seul...

Rougissante, elle roula de sa main habile, comme une couronne autour de son front, ses longues tresses noires. Elle ajouta :

— Un jour, il m'en souvient, je serais allé au bout du monde pour vous entendre dire ces douces paroles... Hélas ! c'est fini ! vous ne pouvez plus être orgueilleux de moi comme aux jours heureux d'autrefois, quand nous étions à Grand-Pré ! Non, ces jours d'amour et d'ivresse ne reviendront plus jamais ! jamais !

Bigot gardait le silence ; il ne savait plus ce qu'il devait répondre, ni ce qu'il avait à faire. La transition de la salle de l'orgie aux plaintes et aux larmes de l'alcôve l'avait dégrisé. Avec sa raison, il avait aussi retrouvé un peu de douceur.

— Caroline, dit-il, je n'insisterai pas davantage. On me dit méchant et vous me croyez tel ; mais je ne suis pas brutal. C'est une promesse que j'ai faite étant ivre. Varin, cet animal d'ivrogne, vous a appelée la reine Vasthi et m'a supplié de vous amener dans la salle du festin, pour que tous vous admirent ; et moi, j'ai juré que pas une des beautés qu'ils vantent n'est comparable à vous...

— Le sieur Varin m'a appelé la reine Vasthi ? Hélas ! il est peut-être bon prophète sans le savoir ! fit-elle avec une amertume profonde. La reine Vasthi refusa d'obéir au roi qui lui commandait de lever son voile pour que les grands de la cour, réunis dans une fête bachique, fussent témoins de sa beauté. Elle fut chassée et une autre monta sur le trône à sa place. Telle pourrait bien être ma destinée, François !

— Alors, vous ne voulez pas venir, Caroline ?

— Non ! tuez-moi si vous le voulez, et portez-leur mon cadavre !... mais, jamais vivante, je ne paraîtrai devant des hommes... C'est à peine si je puis soutenir votre regard, François, ajouta-t-elle en détournant ses yeux pleins de larmes et sa figure rouge de honte.

— C'est bien, Caroline, reprit Bigot qui admirait réellement son esprit et son énergie, ils finiront sans vous voir leur joyeuse fête. Ils boiront sans vous aux torrents de vin qui coulent depuis la nuit !

— Et les pleurs coulent ici, dit-elle tristement... les pleurs coulent bien abondamment !... Puissiez-vous, François, n'en jamais connaître l'amertume !...

Bigot marchait d'un pas mesuré et affirmé qu'à son arrivée, les

mées du vin se dissipaient. C'était au moment où les convives chantaient la chanson qu'avait entendue le colonel Philibert en arrivant au château. A peine le refrain fut-il achevé que des coups, répétés avec une fiévreuse impatience, firent retentir la porte.

— Ma chère enfant, dit-il, repose-toi, maintenant, calme-toi. François Bigot n'oublie pas les sacrifices que tu as faits pour son amour. Il faut que j'aie rejoindre les hôtes qui m'appellent ou plutôt te demandent à grands cris. Il voulut s'éloigner.

— François ! dit-elle en le retenant par la main, — elle tremblait et sa voix était douce, — François ! si vous voulez renoncer à la société de ces hommes et bannir de votre table ces malheureux excès, la bénédiction du Seigneur descendrait sur votre tête et le peuple vous aimerait encore... François ! vous pouvez devenir aussi bon que vous êtes grand. Il y a longtemps que je voulais vous parler ainsi, et je n'osais jamais, j'avais peur. Aujourd'hui, je suis sans crainte, car vous venez de vous montrer plein de bonté pour moi.

Bigot ne pouvait être tout à fait insensible à cette voix remplie de douceur et de tristesse ; mais il était le jouet d'influences étrangères et ne s'appartenait plus.

— Caroline ! répondit-il, votre conseil est sage et bon comme vous-même ; j'y songerai pour l'amour de vous, sinon pour moi. Adieu ! pauvre chère ! allez vous reposer. Ces veilles douloureuses vous tuent et je veux que vous viviez pour voir des jours meilleurs et plus beaux.

— Je le veux bien, fit-elle, en l'enveloppant d'un regard débordant de tendresse. Après ces bonnes paroles, je vais bien me reposer, ô mon François ! Jamais la rosée du ciel n'a été douce aux fleurs comme votre voix à ma pauvre âme...

Bigot sortit plus triste et meilleur qu'il n'avait jamais été. Mais ce ne fut que pour un moment.

bien que d'ordinaire il souffrit que l'on dit en sa présence des choses bien pires.

— Des folies ? c'est vous qui en faites, Bigot !

Cadet pouvait dire tout ce qu'il lui plaisait, et il ne se gênait nullement.

— Avouez, Excellence, continua-t-il, qu'elle est aussi cagneuse que Saint-Pedauque de Dijon. Elle n'ose pas marcher sur nos tapis, parce qu'elle a peur de nous montrer ses grands pieds !

Cette grosse plaisanterie arracha un éclat de rire à Bigot. Les pouvoirs occultes de la salle du banquet l'emportaient sur ceux de la chambre secrète. Il répliqua avec politesse cependant :

— Je l'ai dispensée de paraître, Cadet. Elle est indisposée... ou elle n'aime pas à se montrer... ou elle a d'autres raisons, et quand une femme donne un raison un gentilhomme n'insiste pas.

— Dieu du ciel ! murmura Cadet, le vent souffle d'un point nouveau : il fraîchit et vient de l'est ; gare à l'orage !

Et avec toute la gravité que peut avoir un homme ivre, il se mit à chanter ce refrain de chasse de Louis XIV :

Stôt qu'il voit sa chienne,
Il quitte tout pour elle.

Bigot partit d'un grand éclat de rire.

— Cadet, dit-il, quand tu es ivre, tu es le plus grand bandit de la chrétienté, et tu en es le plus fin coquin lorsque tu es à jeun. Laissons reposer la belle et buvons en son honneur. Valets, apportez de l'eau-de-vie ! Nous nous demanderons s'il est jour quand minuit sonnera à la vieille horloge du château.

Les coups de Philibert retentirent de plus en plus fort et furent entendus jusque dans la salle ! Bigot ordonna aux valets d'aller voir qui se permettait de troubler ainsi la fête.



● — Je n'ordonne pas, Caroline ;...

Caroline, vaincue par les émotions, rentra dans sa chambre, et se jeta sur sa couche, implorant les bénédictions du ciel sur celui qui l'avait si cruellement trahie ; mais quand l'amour parle au cœur de la femme, elle ne sait que s'apitoyer, compatir et pardonner chaque fois qu'on l'offense.

— Ha ! ha ! fit Cadet en voyant rentrer l'intendant dans la salle toute retentissante des éclats du délire, ha ! ha ! Son Excellence propose et la dame dispose ! Elle a une volonté à elle, la belle dame ! et elle refuse d'obéir. En vérité, l'intendant a l'air de venir de Quimper-Contentin où l'on ne trouve jamais rien de ce que l'on cherche.

— Silence ! Cadet ! pas de folies ! répliqua Bigot avec impatience,

— Ne laissez entrer personne ! Il est défendu d'ouvrir quand la grande compagnie est assemblée pour traiter d'affaires. Prenez des fouets, valets, et chassez l'insolent !... quelque misérable habitant, je parie, qui s'en vient pleurnicher parce que les pourvoyeurs du roi lui auront pris des oeufs et du lard ! Un serviteur revint, portant une carte sur un plateau d'argent.

— Un officier en uniforme attend Votre Excellence, dit-il, à Bigot, il apporte des ordres du gouverneur. Bigot regarda la carte en fronçant les sourcils, et ses yeux étincelèrent quand il lut le nom.

— Le colonel Philibert ! exclama-t-il, l'aide de camp du gouverneur ! Qu'est-ce qui l'amène à pareil moment ? Entendez-vous ?

continua-t-il en se tournant vers Varin. C'est votre ami de Louisbourg, celui qui allait vous mettre dans les fers, et vous envoyer en France pour vous faire juger, quand la garnison menaçait de livrer la place parce que nous ne voulions pas la payer.

Varin n'était pas tellement ivre qu'il ne sentit la rage lui monter au cœur, à ce nom de Philibert. Il jeta sa coupe sur la table :

— Je ne boirai pas une goutte tant qu'il ne sera pas sorti ! s'écria-t-il. Vil cou-croche de la Galignonnière ! ne pouvait-il pas envoyer un autre messager à Beaumanoir ? Mais je garde son nom sur ma liste ; il me paiera tôt ou tard ses insolences de Louisbourg !

— Tut ! tut ! fermez vos livres ; vous êtes trop commerçants pour des gentilshommes, fit Bigot. Il s'agit de décider si nous allons permettre à Philibert de nous apporter ses ordres ici ; par Dieu ! nous ne sommes guère présents.

Présentables ou non, il avait à peine achevé que, Philibert, las d'attendre et trouvant la porte ouverte, se précipita à l'intérieur. Il parut dans la grande salle.

Un moment, il s'arrêta stupéfait devant la scène dégoûtante qui s'offrait à son regard.

Il se sentit écoeuré par ces visages enluminés, ces langues embarassées, ces désordres, ces ordures, cette puanteur de l'orgie. Il eut peine à contenir son indignation, à la vue de tant de gens de haut rang et de hautes positions, qui se vantaient encore à pareille heure dans la débauche.

Bigot était trop habile pour manquer de politesse.

— Vous êtes le bienvenu ! colonel Philibert, dit-il ; vous n'étiez pas attendu, mais vous êtes le bienvenu. Approchez ; voyez d'abord, avant de vous acquitter de votre message, l'hospitalité qui se donne à Beaumanoir. Vite, serviteurs, des coupes nouvelles et des carafes pleines en l'honneur du colonel Philibert.

— Merci pour tant de politesse, chevalier. Vous me pardonnerez bien si je m'acquiesce de mon message immédiatement ; mon temps ne m'appartient pas aujourd'hui, et je ne puis m'asseoir. Son Excellence le gouverneur désire votre présence et celle des commissaires royaux au conseil de guerre qui aura lieu cet après-midi. On vient de recevoir des dépêches du pays, par le Fleur de Lys ; et il faut que le conseil s'assemble immédiatement.

Philibert songea à l'importance des questions qui allaient être discutées ; il pesa l'attitude de ces hommes qui allaient former le conseil, et une rougeur subite lui monta au front. Il refusa de boire et s'éloigna de la table en saluant l'intendant et ses compagnons.

Il se retirait. Alors, de l'autre côté de la table une voix lui cria :

— Mais, par tous les dieux ! c'est lui ! Pierre Philibert, arrête !

Le Gardeur de Repentigny se précipita comme un tourbillon, renversant chaises et convives tout ce qui lui barrait le chemin. Il courut vers le colonel. Celui-ci ne le reconnut pas à cause du désordre de ses vêtements et de sa figure, et le repoussant pour ne pas subir ses embrassements.

— Mon Dieu, Pierre ! est-ce que tu ne me reconnais pas ? fit Le Gardeur, piqué au vif. Je suis Le Gardeur de Repentigny. Regarde-moi bien, mon cher ami, voyons ! regarde-moi bien...

Philibert fixa sur lui un regard tout plein d'étonnement et de douleur :

— Toi ? toi, Le Gardeur de Repentigny ? est-ce possible ? Le Gardeur ne t'a jamais ressemblé ; Le Gardeur ne s'est jamais mêlé à des gens comme ceux que je vois !

Philibert avait échappé ces dernières paroles. Heureusement pour lui, elles furent étouffées par le tapage de la salle ; sans cela il aurait pu les payer de sa vie.

— C'est cependant moi, Pierre ! regarde-moi encore, reprit Le Gardeur ; je suis bien celui que tu as un jour retiré du Saint-Laurent ; je suis le frère d'Amélie.

Philibert regarda fixement Le Gardeur, et il ne douta plus. Il

● Lire la suite en page 12



LE CHIEN D'OR

suite de la page 11)

l'attira sur sa poitrine, disant d'une voix émue et pleine de pitié :

— Oh ! Le Gardeur ! je te reconnais maintenant ! mais où et comment je te retrouve ! Combien de fois j'ai rêvé de te revoir encore ! mais dans la chaste et vertueuse maison de Tilly, jamais ici ! Que fais-tu ici, Le Gardeur ?

— Pardonne-moi, Pierre ! je sais comme il est honteux d'être ici.

Sous le regard de son ami, Le Gardeur s'était tout à coup transformé ; il était devenu un autre homme. La surprise semblait l'avoir dégrisé.

— Ce que je fais ici, mon cher ami ! reprit-il, en portant ses regards autour de la salle, c'est plus aisé à voir qu'à dire. Mais, par tous les saints ! j'en ai fini ! Tu retournes à la ville tout de suite, Pierre ?

— Toute de suite, Le Gardeur, le gouverneur m'attend.

— Alors je m'en retourne avec toi. Ma bonne tante et ma soeur sont à Québec. J'ai su ici même leur arrivée ; j'aurais dû partir sur-le-champ, mais le vin de l'intendant a eu trop d'empire sur moi. Qu'ils soient tous maudits ! parce qu'ils mont d'honneur à tes yeux, Pierre... et aux miens !

Philibert tressaillit en apprenant qu'Amélie était à Québec.

— Amélie est en ville ? répéta-t-il d'une voix joyeusement surprise ; je n'espérais pouvoir sitôt lui présenter mes hommages, à elle et à Mme de Tilly.

Son cœur battait fort à la pensée de revoir cette belle jeune fille dont le souvenir avait depuis tant d'années embelli ses rêves les plus suaves et inspiré ses actions les plus nobles.

— Viens, Le Gardeur, dit-il, prends congé de l'intendant et regagnons la ville ; mais pas dans l'état où tu es, ajouta-t-il en souriant, au moment où Le Gardeur le prenait par le bras pour sortir. Pas dans cet état, Le Gardeur ; baigne-toi, lave-toi, purifie-toi ; je vais attendre au grand air, dehors. L'odeur de cette pièce me suffoque.

— Le Gardeur ! cria Varin, de l'autre côté de la table, vous n'allez pas nous quitter, j'espère, et forcer les gens à se séparer ? Attendez un peu ; nous allons boire quelques rondes encore et nous partirons tous ensemble.

— J'ai fini mes rondes, pour aujourd'hui, Varin ; puisse-je avoir fini pour jamais ! Le colonel Philibert est mon meilleur ami ; vous êtes à même de le suivre ; ainsi, excusez-moi.

— Vous êtes excusé, Le Gardeur, répliqua Bigot avec d'autant plus de politesse qu'il détestait cette amitié entre Philibert et Le Gardeur. Nous devons tous partir quand les cloches de la cathédrale sonneront midi, ajouta-t-il. Acceptez le coup d'adieu, Le Gardeur, et décidez le colonel à l'accepter aussi, car j'ai peur qu'il ne loue guère notre hospitalité.

— Pas une goutte de plus, aujourd'hui ! serait-ce de la coupe de Jupiter lui-même !

Le Gardeur repoussait d'autant mieux la tentation qu'il sentait son ami Philibert le tirer par sa manche.

— C'est bien, comme vous voudrez, Le Gardeur ; du reste, je crois que nous en avons tous assez, peut-être trop, même.

Et il se mit à rire. Il ajouta : — Je crois que le colonel Philibert nous fait rougir, ou plutôt nous ferait rougir, si nous ne portions déjà sur nos visages les teintes vermeilles de Bacchus.

Philibert, avec une politesse tout officielle, dit adieu à l'intendant et aux convives.

Deux valets servirent Le Gardeur. Il se mit au bain et prit des vêtements nouveaux. Un peu plus tard, il sortait du château, à peu près sobre, et transformé en un brillant chevalier. Seulement, autour des yeux, une rougeur cuisante restait pour raconter la débâcle de la nuit.

A la porte du château, assis avec la gravité d'un juge, sur le montoir, maître Pothier écoutait, en attendant le retour du colonel Philibert, les bruits joyeux de l'intérieur, le chant, la musique et le choc des coupes ; et tout cela for-

mait à son avis, le plus harmonieux concert qu'il fut possible d'imaginer.

— Je n'ai pas besoin de vous pour m'en retourner, maître Pothier, voici votre salaire, lui dit Philibert en lui mettant quelques pièces d'argent dans la main. Ma cause est gagnée ! ajouta-t-il. N'est-ce pas, Le Gardeur ?

Il regardait son ami d'un air de triomphe en disant cela.

— Bonsoir, maître Pothier ! dit-il au vieux notaire, et il s'éloigna en compagnie de son ami.

Le vieux notaire ne pouvait pas les suivre ; il alla cahotant, par derrière, pas fâché d'avoir le temps et le loisir de conter et faire sonner ses pièces de monnaie. Il était dans cet heureux état d'un homme dont les espérances sont plus que réalisées. Il se voyait à l'auberge de la bonne dame Bédard, dans la charmante petite salle à manger, bien assis dans le vieux fauteuil, le dos tourné au foyer, le ventre appuyé à la table, un plat de rôti fumant devant lui, une bouteille de cognac d'un côté, un flacon de cidre de Normandie de l'autre, et avec lui, pour boire et manger mieux, un ou deux bons compères. Alerte, avec des pieds mignons et des mains habiles, la belle Zoé Bédard s'empressait à le servir.

Où ! ce tableau d'un bonheur parfait flottait devant les yeux fatigués de maître Pothier, et il était ravi de cet Eden nouveau, sans arbres et sans fleurs, mais orné de tables, de coupes, de plateaux et de tout ce qu'il fallait pour les bien remplir.

— Un digne gentilhomme et un brave officier ! je le jure ! disait-il en galopant. Il est généreux comme un prince, attentif comme un évêque, capable de faire un juge, et un juge en chef, encore ! Que voudriez-vous faire pour lui maître Pothier ? Je réponds à l'interrogation de la cour : je ferais son contrat de mariage, je rédigerais ses dernières volontés, son testament, avec le plus grand plaisir et gratuitement. Pas un notaire, dans toute la Nouvelle-France, ne pourrait faire plus ! Alors son imagination vagabonde se porta sur un texte qu'il aimait beaucoup, "la grande nappe toute couverte d'oiseaux et de poissons de diverses espèces, bons à manger," et il répéta les paroles bibliques ; mais la langue lui fourcha, et au lieu de dire : Pierre, lève-toi, tue et mange ! il cria : Pothier, lève-toi, tue et mange !

IX

Pierre Philibert.



Le colonel Philibert et Le Gardeur galopèrent à travers la forêt de Beaumanoir. Ils se rapelaient avec une douce

émotion les principaux incidents de leur vie depuis leur séparation, évoquaient les temps du collège, les jours de congé, les courses dans les bois de Tilly ; et toujours, dans ces évocations du passé, ils voyaient apparaître la douce figure de leur gentille compagne Amélie de Repentigny. Ce nom d'Amélie, quand il passait sur les lèvres de Le Gardeur, ce nom d'Amélie résonnait d'une manière plus suave aux oreilles de Philibert, que les cloches harmonieuses de Charlesbourg.

L'homme le plus brave de la Nouvelle-France ne put s'empêcher de trembler, quand avec une apparente indifférence, il demanda si Amélie se souvenait encore de lui ; il avait été si longtemps éloigné ! Il trembla et son cœur cessa presque de battre, car son bonheur, il le sentait bien, ne dépendait plus que d'un mot.

— Si elle se souvient de toi, Pierre Philibert, exclama Le Gardeur, avec impétuosité, elle m'oublierait plutôt que de t'oublier ! Sans toi elle n'aurait plus de frère aujourd'hui. Elle unit nos deux noms dans ses prières de chaque jour ; elle prononce le tien par reconnaissance, le mien par pitié, car je suis indigne d'elle, et plus que toi, j'ai besoin de son aide. Philibert, tu ne connais pas Amélie, si tu la crois

capable d'oublier un ami comme toi !

Philibert tressaillit d'une grande joie. Trop heureux pour parler, il chevaucha quelque temps en silence. Et après quelques moments :

— Elle doit être bien changée ? demanda-t-il.

— Changée ? oh ! oui, répondit Le Gardeur tout galement. C'est à peine si je puis reconnaître, dans la belle et grande dame d'aujourd'hui, nos gentils petits yeux noirs d'autrefois. Mais, par exemple, c'est toujours le même cœur aimant, le même esprit chaste, les mêmes manières élégantes, le même sourire enchanteur. Elle est peut-être un peu plus silencieuse, et un peu plus pensive qu'autrefois ; peut-être un peu plus particulière dans l'observation de ses pratiques religieuses. Tu t'en souviens, je l'appelais souvent pour rire, notre sainte Amélie ; je pourrais l'appeler ainsi pour tout de bon, aujourd'hui, et en vérité, elle le mérite.

— Dieu te bénisse, Le Gardeur ! Dieu bénisse Amélie ! fit le colonel, qui ne put maîtriser son émotion. Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir, aujourd'hui ? ajouta-t-il.

Les douces pensées de Philibert s'envolaient déjà vite et loin. Il voulait en savoir davantage sur la charmante enfant d'autrefois et son désir ardent, mêlé d'une crainte vague, devenait un supplice. Elle pouvait bien, en effet, se disant-elle, se souvenir de Pierre Philibert enfant, comme elle pouvait se souvenir d'un rayon de soleil qui aurait doré des étés enfuis depuis longtemps ; mais comment pourrait-elle le retrouver, sous les traits de l'homme fait ? Hélas ! ne se plaisait-il pas à nourrir un amour fatal qui finirait par le tuer ? N'était-elle point fiancée déjà ? Elle était si belle, si aimable ! et il y avait tant de vaillants et nobles prétendants dans la capitale !

— Courage, Le Gardeur ! quand on a honte de ses fautes, on n'est pas loin de s'en corriger. Sois franc avec ta soeur comme tu l'es avec moi, et elle t'arrachera, malgré toi, aux enchantements de Bigot, de Cadet, et surtout aux charmes de ces invincibles sourires qui t'ont, m'as-tu avoué, attiré dans le mauvais courant de la vie.

— Je crains qu'il ne soit trop tard, Pierre ! cependant je sais bien que mon Amélie ne m'abandonnerait jamais, lors même que tous mes amis s'éloigneraient de moi. Elle ne me ferait seulement pas un reproche, excepté par affection.

En attendant cet éloge de la femme qu'il aimait, Philibert reposa sur son ami un regard d'admiration. Le Gardeur ressemblait tellement à Amélie que Pierre crut apercevoir tout à coup dans sa figure, l'image ravissante de la jeune fille.

— Tu ne résisteras pas à ses prières, Le Gardeur !

— Le pensais, lui, que c'était chose impossible.

— Nul ange gardien, continua-t-il, ne s'est jamais attaché à un pécheur comme elle s'attachera à toi ; c'est pourquoi je suis plein d'espoir, ô mon Le Gardeur !

Les deux voyageurs sortirent de la forêt, et vinrent s'arrêter à l'hôtellerie de la Couronne de France, pour faire boire leurs chevaux dans l'aube, à la porte. Dame Bédard s'avança pour les saluer. Il lui dirent que maître Pothier, toujours sur son bidet, venait là-bas, d'un pas tranquille et lent, comme il convenait à la profession.

— Oh ! maître Pothier sait toujours trouver le chemin de la Couronne de France, répondit-elle. Mais, est-ce que vos honneurs ne prendront pas une goutte de vin ? Il fait chaud, et les chemins sont poussiéreux. Un cavalier qui ne boit point fait suer son cheval, vous

par la plus dangereuse des séductions, le sourire d'une femme. Voilà ! tu sais ma confession maintenant, et je te jure, Pierre, que je passerais mon épée au travers du corps de tout autre que toi, qui s'aviserait de me demander ainsi compte de mes actes. Je me sens mourir de honte, Pierre Philibert.

— Merci de ta confiance, Le Gardeur ; j'espère que tu vas fuir le danger maintenant.

Et il lui tendit sa main ferme et franche. Le Gardeur la pressa longtemps dans la sienne.

— Penses-tu, lui demanda Philibert en riant, qu'elle soit encore capable de tirer un ami du danger ?

De Repentigny comprit l'allusion, et le remercia d'un regard débordant de reconnaissance.

— Et en outre de ma main, continua Philibert, n'y a-t-il pas les mains pures d'Amélie qui intercèdent pour toi ?

— Ma bien-aimée soeur ! s'écria-t-il, je ne suis qu'un lâche en face d'elle, et je rougis de paraître en sa chaste présence !

— Courage, Le Gardeur ! quand on a honte de ses fautes, on n'est pas loin de s'en corriger. Sois franc avec ta soeur comme tu l'es avec moi, et elle t'arrachera, malgré toi, aux enchantements de Bigot, de Cadet, et surtout aux charmes de ces invincibles sourires qui t'ont, m'as-tu avoué, attiré dans le mauvais courant de la vie.

— Je crains qu'il ne soit trop tard, Pierre ! cependant je sais bien que mon Amélie ne m'abandonnerait jamais, lors même que tous mes amis s'éloigneraient de moi. Elle ne me ferait seulement pas un reproche, excepté par affection.

En attendant cet éloge de la femme qu'il aimait, Philibert reposa sur son ami un regard d'admiration. Le Gardeur ressemblait tellement à Amélie que Pierre crut apercevoir tout à coup dans sa figure, l'image ravissante de la jeune fille.



● Si elle te verrait avec plaisir ?

Ce fut donc à dessein qu'il dit : — Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir aujourd'hui, Le Gardeur ?

— Si elle te verrait avec plaisir ? En voilà une question. Elle et tante ne perdent pas une occasion de me parler de toi. Elles te citent comme exemple de vertu, pour me faire rougir de mes fautes, et elles ne perdent pas leur temps. C'est fini ! Cette main ne portera plus jamais une goutte de vin à mes lèvres ; je la donnerais à couper ! Et dire que tu m'as trouvé en pareille compagnie ! Que vas-tu penser de moi ?

— Je pense que tes regrets ne sont pas plus sincères que les miens. Mais dis-moi comment tu as été entraîné dans cet abîme ?

— Oh ! je ne le sais pas trop, répondit Le Gardeur ; je me suis trouvé au fond du gouffre avant d'y songer. Je suppose que j'ai été entraîné par le vin généreux et les enchantements de Bigot, et surtout

savez, comme dit un vieux proverbe ?

Elle se mit à rire. Les gentilshommes s'inclinèrent en la remerciant. Alors Philibert aperçut la jolie Zoé, les yeux attachés sur une grande feuille de papier, marquée d'un sceau rouge ; elle cherchait à débrouiller l'écriture assez bizarre du vieux notaire.

Zoé, comme les autres filles de sa condition, avait reçu au couvent une teinture des principales connaissances. Cependant, bien que le papier qu'elle étudiait avec tant d'attention fût son contrat de mariage, elle avait de la peine à faire le triage des quelques bribes de bon sens qui flottaient sur cette mer de mariage légal. Avec sa parfaite intelligence des prétentions du meum et du tuum, elle en arriva vite cependant, à la conclusion fort satisfaisante que son contrat de mariage avec l'honnête Jean Lachance n'était pas sans mérite.

Elle surprit le regard de Philibert et rougit jusque dans le blanc des yeux ; elle rejeta vivement le papier et répondit, par un salut, à l'adieu des gentilshommes qui s'éloignèrent d'une course rapide, sur la grande route de la ville, après avoir abreuvé leurs chevaux.

Babet Le Nocher, vêtue de sa robe neuve, assez courte pour laisser paraître dans leurs bas de laine, deux pieds si mignons, que bien des duchesses en auraient été jalouses, était assise sur le banc de la gondole, et tricotoit. Elle portait ses cheveux noirs selon la mode dont parle le grave Kalms, dans sa relation de la Nouvelle-France, quand il dit : "Les paysannes portent toutes leurs cheveux bouclés. Et ainsi, comme elles sont jolies !"

— Sur ma vie ! dit-elle à Jean, qui savourait une pipe de tabac canadien, voilà le bel officier qui revient, et aussi vite qu'il s'en est allé !

— Il est évident, ma chère Babet, qu'il marche pour le roi ou pour lui-même. Une belle dame attend son retour avec impatience, ou bien l'a envoyé porter un message. Il n'y a qu'une femme, Babet, pour mettre du vif argent dans les pieds d'un homme.

— Ou de la folie dans la tête, répliqua Babet en riant.

— Et rien de plus naturel, Babet, puisque c'est comme cela que vous vous aimez. Mais ils sont deux. Qui donc accompagne le gentilhomme ? Tes yeux sont meilleurs que les miens, Babet.

— C'est bien ce que je t'ai toujours dit, Jean, et tu ne m'as jamais crue. Fie-toi à mes yeux, et défie-toi des tiens. L'autre gentilhomme, dit-elle, en regardant fixement, pendant que son tricot dormait sur son jupon, l'autre gentilhomme est le jeune chevalier de Repentigny. Comment se fait-il qu'il revienne avant les autres ? Cela m'étonne.

— Cet officier doit venir de Beaumanoir, et il ramène le jeune seigneur, fit Jean, en soufflant de ses narines une longue bouffée de fumée.

— Il doit y avoir quelque chose de meilleur que la fumée, Jean.

Elle toussa ; elle n'avait jamais aimé la pipe.

— Le jeune chevalier, reprit-elle, est toujours l'un des derniers à revenir, quand ils ont leurs trois jours de fête au château, pour couronner la partie de chasse ! Il est mal parti, hélas ! il est à plaindre. Un si beau, si galant cavalier !

— Des mensonges ! des calomnies ! répliqua Jean avec chaleur. Le Gardeur de Repentigny est le fils de mon vieux seigneur. Il est possible qu'il s'enivre, mais il se comporte comme un gentilhomme et non comme un charretier, comme un...

— Comme un batelier, Jean ! Je ne parle pas de toi, car depuis que je prends soin de ta boisson, il n'y a pas de meilleur buveur d'eau que toi.

— Bah ! ma femme, ta vue m'enivre suffisamment. Deux yeux clairs comme les tiens, une pipe, un bitter et le benedict avant le dîner, en voilà assez pour sauver un chrétien.

(A SUIVRE)



Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par HAROLD R. FOSTER



Au moment où Tristan, le Prince Vaillant et Sir Gavain se préparent à quitter la ville de Ravenne. Un Oriental, marchand de pierres précieuses, leur raconte qu'il a été dépouillé par des gardes le protégeant dans son voyage à Rome.

"En ce moment, mes gardes infidèles veulent m'enlever le reste de ma fortune".



"Nos épées serviront toujours à protéger les faibles contre les forts", déclare Tristan. "Mais si tu nous trompes, tu ne vivras pas longtemps, je t'avertis." Ils permirent donc au marchand de voyager avec eux.



"Regardez!" s'écria soudain le marchand. "Quelqu'un se cache derrière ces buissons là-bas."



Pénétrant dans le bosquet, le Prince Vaillant découvre un campement mais ceux qui l'occupaient prennent la fuite à sa vue.



Le Prince prend les boucliers de cuir des étrangers mystérieux et se les attache aux pieds.



Il glisse ainsi à la surface des marais à la poursuite des fuyards.



Sir Gavain regarde le Prince qui pousse devant lui les fuyards. "Vaillant n'est jamais pris au dépourvu dans les circonstances critiques," s'écrie-t-il en riant.



Le marchand rend grâce à ceux qui lui ont fait retrouver ses pierres précieuses.



Quant aux voleurs, pour leur châtiment, ils sont repoussés dans les marais pour se faire piquer par les moustiques!

La semaine prochaine:
LE PASSAGE DU RUBICON.





ASTRONOMIE

(Collaboration spéciale)

DEBUTS

d'un astronome

DANS la chronique de ce jour, un de nos dévoués collaborateurs, que l'on reconnaîtra facilement, raconte ses débuts en astronomie et ses impressions d'une expérience déjà longue. C'est un de nos trop rares amateurs actifs, que l'on peut compter sur les doigts d'une seule main, et encore...

Pourtant, il y a chez les Canadiens français une foule de gens qui s'intéressent à l'astronomie et à son développement. Un bon nombre d'entre eux ont des loisirs et les aptitudes voulues pour entreprendre un travail vraiment utile en astronomie d'amateur. Il suffirait que ceux-là soient entraînés dans un mouvement.

C'était notre but, en rédigeant ces écrits hebdomadaires, de chercher à utiliser le matériel déjà existant plutôt que d'en créer du nouveau. Ce qui nous manque, c'est l'organisation, ce n'est pas la curiosité scientifique.

LES débuts en astronomie sont plutôt vagues, car c'est en 1910 que mon père me conduisit sur notre véranda pour me montrer, non loin du zénith, un peu au sud, ce qui devait être la comète de Halley. J'avais alors quatre ans, mais ce spectacle m'impressionna au point de rester gravé dans ma mémoire jusqu'à ce jour. Ce ne fut pas avant 1919 que naquit réellement en moi le goût de l'astronomie, alors qu'un de mes oncles me fit, à Noël, cadeau d'un livre intitulé : "Book of Wonders and Curious Things" (Livre des curiosités et des merveilles, publié par la société universitaire et l'Institut post-secondaire d'Amérique). Ce livre que je possède encore renferme un chapitre sur Oliver-C. Harrington sur "Les merveilles des Cieux". J'avais, à cette époque, une petite lunette marine, et je me mis en devoir d'observer quelques-unes de ces merveilles. Je dirigeais en conséquence mon télescope en dehors d'une fenêtre, en arrière de chez-nous, vers la constellation d'Orion, et posais mes yeux en admiration sur sa fameuse nébuleuse.

Je fus tellement enthousiasmé par mes premières observations que je me décidai à demander à mes parents de acheter un meilleur instrument. Il vous dire, en passant, que la lecture de "l'Astronomie Populaire" de Flammarion m'incitait à poursuivre l'étude du Ciel. Je n'eus point longtemps à attendre pour voir mon désir se réaliser, car je reçus un réfracteur de deux pouces d'ouverture, mon premier appareil véritable. J'aménageai chez moi, dans la lucarne, un petit observatoire, et, tous les après-midi, après la classe, j'observais le Soleil et en dessinais les taches; le soir, mes leçons terminées, je me hissais à l'aide d'une échelle dans le grenier, à mon observatoire, d'où j'examinais le ciel. Je me souviens d'avoir, un beau soir d'hiver, dessiné les Pléiades.

L'été, nous allions en bas de Québec, à une station balnéaire du nom de Lacouana et là, muni de ma lunette, et d'un autre livre de Camille Flammarion : "Les Étoiles et les curiosités du Ciel", (ouvrage malheureusement épuisé, mais d'une aide précieuse pour la connaissance du ciel), je me mis à rechercher toutes ces belles étoiles doubles qu'il décrit avec tant d'enthousiasme. Je me familiarisais donc avec ces constellations. De soir en soir, je pris des dessins de la planète Jupiter, de ses satellites (lunes) et suivis leurs déplacements. Les anneaux de Saturne étaient à cette époque très ouverts. Je consignais dans un cahier de brouillon toutes les étoiles doubles que j'avais vues et que j'avais réussi à doubler avec mon instrument.

En 1924, je fis l'acquisition d'un réfracteur Busch, grossissant, d'après

un opticien, pour citer ses propres paroles : "un millier de fois". L'ayant d'abord essayé sur Mars, qui était alors en opposition favorable, au mois d'août, c'est-à-dire à sa plus proche distance de la Terre, je fus fort désappointé, malgré la réputation de l'appareil, de constater qu'il n'était pas meilleur que mon premier réfracteur. En 1925, eut lieu l'éclipse partielle de Soleil. J'en pris des instantanés avec un kodak ordinaire Brownie, puis les fis agrandir. Plus tard, j'échangeai mes deux lunettes pour un trois pouces. Actuellement, je possède une lunette de quatre pouces du type Lancaster à monture azimutale, grossissant jusqu'à 300 fois. Après quatre années d'observations consécutives, je fus obligé de quitter les hauteurs étoilées pour redescendre vers la Terre afin de parachever mon cours commercial.

Je repris mes études astronomiques en 1935, mais travaillant à la banque, je n'avais à ma disposition que quelques soirées et weeks-ends. Je dus écourter mes observations. Le 21 juin 1936, j'aperçus pour la première fois une étoile nouvelle dans le groupe d'étoiles du Léopard. Je dessinais l'astre nouveau, ainsi que l'aspect avoisinant, pendant plusieurs soirées. Mais hélas ! la comète Peltier fit sa brusque apparition; c'était la première que j'observais avec des instruments d'optique ! Je dus négliger la fameuse nova qui diminuait rapidement d'éclat.

J'avais aperçu la comète Peltier pour la première fois le 20 juillet à 10 h. 30 m. du soir, après une demi-heure de recherches à la jumelle. Elle se trouvait dans Cassiopee. J'en fis plusieurs esquisses et la suivis jusqu'au

4 août après quoi, elle disparut dans les brumes de l'horizon.

En juillet 1937, j'observais et dessinais le Soleil quotidiennement. Je crus à une heureuse coïncidence d'avoir pu examiner le Soleil au moment du maximum de ses taches. Grâce au service d'informations rapides de la Société astronomique de France, je reçus un bulletin m'annonçant la découverte d'une nouvelle comète par Finsler. Je la notais dans mon carnet comme suit : "31 juillet 1937, trouvé comète Finsler à l'est de l'étoile no 201 de la Girafe. Elle est du même éclat que l'étoile immédiatement à l'ouest et bien visible à l'oeil nu. A la lunette, la comète présente l'aspect d'une condensation centrale entourée d'une nébulosité ronde. La queue, courte et fine, se termine en pointe".

Le 5 août : "La comète Finsler à l'ouest de l'étoile 78 du Dragon qu'elle surpasse en éclat".

Voici ce qu'on lit le 8 août : "J'ai observé la comète ce soir par une nuit sereine. Elle forme avec l'étoile Kappa et Lambda du Dragon un triangle isocèle. Je l'ai trouvée de même magnitude et de même couleur que Lambda. Son aspect ressemble à celui du premier soir, à l'exception du noyau qui semble plus allongé dans la direction N.-E. La queue s'étend davantage. Après avoir dirigé ma lunette sur la comète à dix heures (heure normale de l'est, j'aperçus, non loin d'elle une étoile de 8^{ème} grandeur, d'une teinte bleuâtre. Vers 10 h. 30m., il y eut occultation par l'astre chevelu; le noyau cométaire a passé en avant de l'étoile sans l'éclipser tout à fait, mais en produisant une légère diminution dans son éclat. Toute mon attention fut concentrée sur ce spectacle grandiose qui s'accomplissait dans le silence de la nuit. Lentement, la comète poursuivait sa route tracée par les lois universelles à travers les champs célestes en laissant derrière elle, le souvenir inoubliable de sa magnificence".

Il faut vous dire que depuis 1937, je tiens un journal que j'ai intitulé : Journal d'un Observateur. J'y inscris toutes sortes d'observations : étoiles, météorites, occultations d'astres par la Lune, éclipses, observation de planètes, aurores boréales, halos et couronnes solaires ou lunaires, pression barométrique, températures maxima et minima, direction et intensité du vent, description de coucher de soleil, d'orages, d'arcs-en-ciel, arrivée et départ d'oiseaux migrateurs, notes de botanique, etc.

En ce moment encore, je n'ai point

Un cercle astronomique à Québec

Cette idée est de plus en plus chère à nos jeunes disciples d'Uranie. Il semble évident que la fondation d'une telle société, avec en vue l'établissement d'un petit observatoire d'amateurs, répondrait à un besoin, maintenant que nous savons à quoi nous en tenir sur un enthousiasme qui nous avait surpris tout d'abord.

Tous ceux qui pourraient aider à la réalisation de ce projet seront invités sous peu à collaborer.

Qui s'y frotte s'y pique

Le porc-épic n'est pas un animal de grande taille, mais la nature l'a pourvu d'armes défensives d'une efficacité remarquable. On raconte même qu'un porc-épic tua un jour un lion. Deux épines lui avaient transpercé le cœur.

En somme, le fait d'attaquer un porc-épic constitue pour l'assaillant une sorte de hara-kiri, car l'animal se contente de se mettre en boule et présente ses lances à l'ennemi.

Dans les Indes et en Afrique il n'est pas rare de trouver des animaux bien plus grands que le porc-épic étendus morts dans la jungle. Les épines plantées dans leur corps témoignent qu'ils ont succombé "sous les coups" du dangereux et cependant pacifique animal.

d'observatoire; toutes mes observations depuis cinq ans ont été faites en plein air. Les étoiles doubles et les amas stellaires m'intéressent particulièrement, ainsi que les planètes Vénus, Mars, Jupiter, mais je me spécialise dans l'étude du soleil et ses taches qui jouent un grand rôle dans les perturbations physiques de notre globe, et dans les bouleversements de l'humanité.

ASTROPHILE

SOURIEZ...

LES DEUX !

Le chemineau. — Pardon, monsieur, vous ne pourriez pas me donner un peu de travail et quelque chose à manger après ?

Le monsieur. — Tenez, mon brave. Voici un gâteau que ma femme m'a fait cuire; comme cela vous aurez les deux en même temps !

JUSTEMENT !

Le gendarme. — Vous n'êtes pas folle ? Vous tournez ce coin à toute vitesse ! Vous n'avez donc pas lu l'écriture : "Tournerant dangereux" ?

La dame au volant. — Justement ! J'ai essayé de me sauver le plus vite possible !

ON S'ENTEND !

Le client. — Garçon, seriez-vous homme à dire du mal d'un vieillard ?

Le garçon. — Moi ? Mais bien sûr que non, monsieur !

Le client. — Alors, si vous le voulez, nous éviterons tous commentaires au sujet du poulet que vous m'avez servi.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

6---L'Égypte

II--MEMPHIS

Les rois pasteurs



155. — THOUTMÉS III

Comme il arrive souvent après les grands mouvements révolutionnaires, l'Égypte, longtemps opprimée, éprouva le besoin, après avoir chassé les Rois Pasteurs d'opprimer les autres à son tour. Pendant les 18^e, 19^e et 20^e dynastie, elle se fit donc conquérante, et le premier souverain qui la conduisit aux victoires utiles fut Thoutmés III.

Thoutmés III régna d'abord sous la Régence de sa sœur Hatassou, princesse de grande ambition, restée célèbre par sa masculine énergie et par une expédition composée de cinq vaisseaux qu'elle lança à la conquête du pays de Pount, c'est-à-dire de l'Arabie Heureuse. Elevé à l'école de cette Reine experte en l'art de la politique comme en celui de la guerre, Thoutmés III n'eut pas de mal à vaincre la coalition qui s'était formée lorsqu'il prit à son tour la couronne et, lorsqu'il se fut imposé, à conduire ses armées de victoires en victoires jusqu'en Asie.



156. — LA PROSPÉRITÉ DE L'ÉGYPTÉ SOUS LA 18^e DYNASTIE

L'Égypte sous Thoutmés III connut une ère de puissance et de prospérité qu'elle ne devait retrouver que beaucoup plus tard. Les exploits du Pharaon étaient chantés par les poètes et gravés sur des stèles, dont l'une fut retrouvée à Karnak : "Je suis venu, dit à Thoutmés le Dieu Ammon sur cette stèle, je suis venu, je l'accorde d'écraser les Barbares d'Asie, d'emporter en captivité les cheiks Retennous; je leur fais voir ta majesté, couverte de ta parure de guerre, quand tu sais tes armes sur ton char. Je suis venu; je l'accorde d'écraser la terre d'Orient; je leur fais voir ta majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes, auquel rien ne peut résister". Souveraine d'un immense empire qui s'étendait du Soudan à la Babylonie, de l'Éthiopie à l'Arménie, l'Égypte connaissait à l'intérieur de ses frontières l'ordre, le progrès, la richesse. Puis, de nouveau ce magnifique essor sombre dans les révoltes et le début de la 19^e Dynastie vit les désastreuses défaites et les honteux traités.

Ils "descendent" pour "remonter"



Le coût du bombardement de l'Angleterre par les aviateurs nazis n'est pas indiqué de façon adéquate, par le nombre d'avions ennemis descendus, si imposant soit-il. La perte qu'a subie l'Allemagne, en hommes, depuis qu'est commencé le bombardement en masse de l'Angleterre, est plus importante que la destruction de ses appareils. La différence qui existe entre les pertes d'aviateurs subies par l'Allemagne d'une part, et l'Angleterre de l'autre part, est clairement indiquée par les chiffres suivants, que nous extrayons de la revue anglaise "The Aeroplane". Les pertes indiquées sont pour le mois d'août 1940 :

	APPAREILS	HOMMES
Aviation allemande.....	288	674
Aviation anglaise.....	128	55

Et cette perte, en hommes, pour l'Allemagne, s'explique par le fait que lorsqu'un avion allemand est descendu, son équipage est ou tué, ou fait prisonnier. D'un autre côté, 68 des aviateurs anglais qui se trouvaient à bord des 128 appareils détruits, ont pu descendre en parachute en territoire anglais, pour reprendre ensuite la lutte contre l'ennemi.

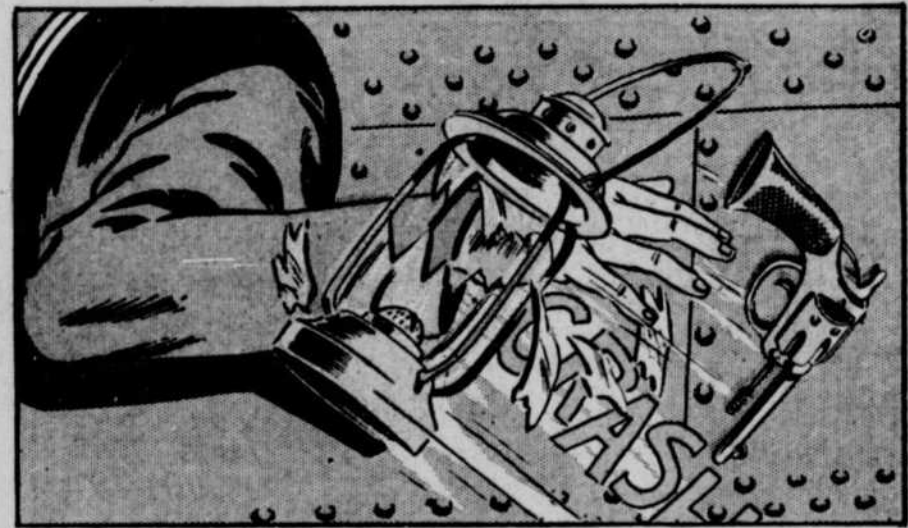
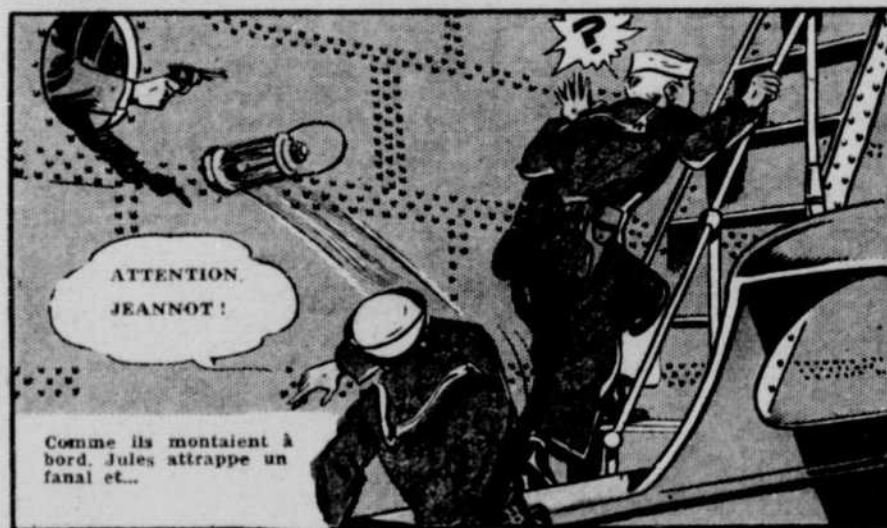
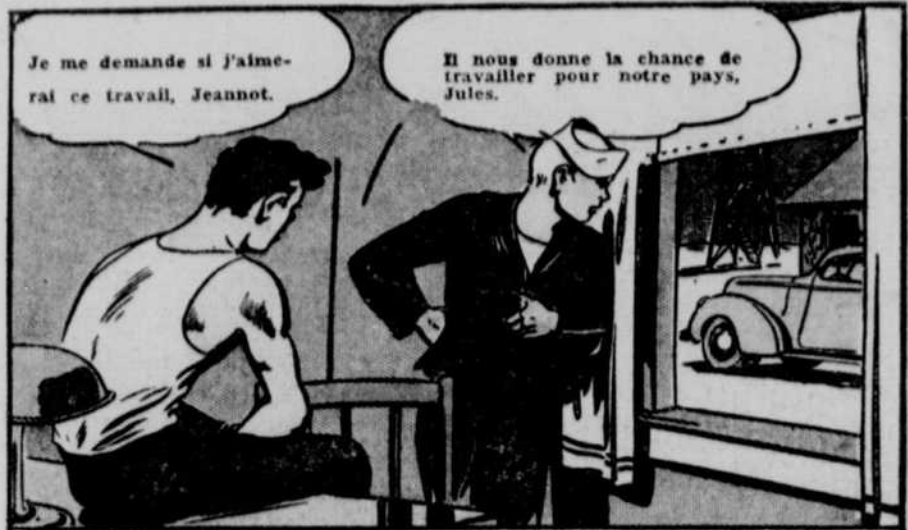
Notre illustration nous montre un aviateur britannique descendant en parachute sous la protection de Spitfires, volant en cercle pour empêcher les mitrailleurs boches de tirer sur lui, comme ils le font chaque fois qu'ils en ont l'occasion.

(Copyright "TRANSATLANTIC NEWS".)

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office



Copyright 1940, King Features Syndicate, Inc. All rights reserved.